

Commissaire Liberty - 01 - L'Apprentissage

Majan, Raphaël

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



UN
E CONTRE-ENQUÊTE DU COMMISSAIRE LIBERTY

Raphaël Majan
L'APPRENTISSAGE



P.O.L

Vocation tardive : c'est à cinquante ans que le commissaire fait ses débuts dans la singulière carrière de serial killer au service de la sécurité. Il y montre d'emblée d'excellentes dispositions ainsi que la volonté, en bon lecteur de Proust, de rattraper le temps perdu. Hommes et femmes, jeunes et vieux, ceux qui le côtoient finissent aussi bien au cimetière qu'en prison. Quand il viole, les deux sexes passent à la casserole. Puisqu'il travaille pour la justice, n'est-il pas logique que Liberty tâche de réserver un sort égal à chacune de ses victimes ?

Raphaël Majan est né en 1963 à Saint-Sébastien.
Fonctionnaire, il a travaillé au ministère de l'Intérieur.

Raphaël Majan



N
E CONTRE-ENQUÊTE DU COMMISSAIRE LIBERTY

L'APPRENTISSAGE

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

« Si, après chaque meurtre, on arrêtait immédiatement le premier ou le deuxième venu, il n'y aurait plus de crime impuni, et la police gagnerait un temps fou qu'elle pourrait consacrer à des opérations de sécurité pour rassurer la population », écrit dans un de ses carnets le commissaire Wallance, avant d'assassiner lui-même pour mieux prouver l'efficacité de sa méthode.

Table

Partie I

Nom : Wallance, surnom : Liberty

« Le jour du crime, patate »

« Dans “injustice”, il y a “justice” »

Georges Paront est un œuf

Le fils du mort et de l'horticultrice

Devenir orphelin en une leçon

Quelle horreur

Conscience sans science n'est que ruine de l'âme

Qui est le benêt ?

Partie II

Pudeur de flic

« Il ne faut pas vous énerver »

Pervers ou plombier ?

Déontologie, la lettre et l'esprit

Vanitas vanitatis et vie de bureau

Ça manque d'ADN mais pas de vraisemblance

« Il faut tuer utile »

Partie III

Qu'on le laisse cuisiner

Splendeurs et misères des assassinats

« Tout le monde est suspect, à mon avis »

Un coupable en réserve

Le deuxième coupable ne vaut pas mieux

Crime gratuit, crime payant

« Un divorce peut coûter cher »

On ferait mieux de se méfier

Partie I

Je raconterai une autre fois comment je suis entré en possession des carnets du commissaire Wallance et me suis trouvé en mesure de remonter la carrière de celui qui apparaît, par l'originalité et la simplicité de sa méthode, comme un des grands de l'histoire du crime. « Serial killer » n'est pas l'expression qui lui convient le mieux, puisque personne que lui ne pouvait déterminer ce qui relevait de la série dans ses condamnables actes, et même « killer » n'est pas toujours le mot approprié si on s'en tient à la définition du tueur que diffusent généralement romans policiers et presse populaire, ces deux derniers mots constituant au demeurant un pléonasme. Il est un monstre mais, à sa manière, Wallance est aussi un justicier, et c'est plutôt son excès de moralisme, son respect d'une hiérarchie dont il n'attendait pourtant rien qui en ont fait ce qu'il est devenu.

Le samedi 21 décembre 2002, au quatrième étage d'un immeuble de la rue de Bercy, à Paris, le commissaire Wallance a à ses pieds le cadavre d'Alain Brissalet, agent commercial divorcé de quarante-deux ans, locataire de l'appartement de trois pièces du quatrième étage, 65 mètres carrés, confort habituel, 1200 euros de loyer mensuel. C'est Vanessa Decourly, son amante, qui a découvert le corps et appelé la police. Wallance est rapidement chargé de l'affaire, comme souvent pour ces crimes anodins ne mettant en cause aucune personnalité et ne révélant au premier abord aucun intérêt particulier. La victime a eu la gorge tranchée par le rasoir à l'ancienne qu'elle était si fière d'utiliser dans ce monde de l'automatisation à tout crin, Alain Brissalet se vantait sans cesse d'en posséder un qu'il aiguisait lui-même, rendant innombrables les personnes de son entourage, au sens le plus large (l'enquête révélera qu'il en avait même parlé à son boucher, le comparant favorablement à sa hachette, de sorte que le commerçant aurait pu être soupçonné), assurées de trouver l'arme du crime sur place si elles allaient lui rendre visite. Le sang a coulé partout et le rasoir disparu. Aucune trace d'effraction ni de lutte, Alain Brissalet a ouvert à son assassin qui lui était manifestement connu. Les prélèvements divers ne donneront donc rien, puisqu'ils ne pourront que montrer la présence à un moment indéterminé d'êtres ayant tous eu de bonnes raisons d'avoir été dans l'appartement, qui pour un

apéritif, qui pour une nuit de rêve (Vanessa Decourly fut élogieuse). Le rasoir a dû être employé par surprise, rendant plausible qu'une femme ait commis le crime. « Même un enfant aurait pu », dit Wallance, tant l'arme était efficace à en juger simplement par la blessure. Personne dans l'immeuble n'a rien vu ni entendu d'anormal le vendredi 20 entre dix-huit et vingt et une heures, période où le légiste fixa la mort.

Le commissaire est immédiatement agacé, sentant que cette affaire restera insoluble et fera baisser ses statistiques. C'est un bon policier, on ne peut plus consciencieux et respecté de ses collègues à défaut d'être aimé par tous. En référence au film de John Ford *L'homme qui tua Liberty Valance* et sans savoir comme ce nom et le processus qu'il sous-entend pour ceux qui ont vu James Stewart et John Wayne échanger malgré eux leur identité se révélera adéquat, on l'appelle familièrement Liberty. Wallance, qui a mauvais caractère, a décroché une sorte de poste de commissaire quasiment indépendant : on lui confie surtout des affaires de deuxième importance pour lesquelles il a carte blanche. Il ne semble pas aspirer à une autre promotion, ne suscitant guère de jalousie. Il ne traîne aucune bavure après lui, suspect décédant inopinément durant un interrogatoire ou erreur grossière se manifestant après coup. Au contraire, la justice semble être sa tasse de thé.

Il a cinquante ans et pas d'ami dans le métier, on ne sait pas pourquoi il est entré dans la police vingt-sept ans plus tôt. De taille moyenne, il a un certain embonpoint. Pour autant qu'on sache, il vit seul, pas de famille à part une mère, institutrice retraitée, à Saint-Étienne. Selon les témoignages de ses collègues, toujours informés de ce genre de choses, les rapports de Liberty avec les prostituées ne vont pas au-delà de conversations professionnelles. Il est cultivé, assez brillant, et ponctue souvent ses enquêtes de références littéraires ou artistiques que ses collègues et les suspects ne décryptent pas toujours. Il est irritable. Ses interlocuteurs se sont souvent vus traités comme des chiens au prétexte qu'il les trouvait nuls, qualificatif que l'organisation de la société interdit généralement aux policiers d'utiliser pour de simples témoins. Les autres policiers, supérieurs et inférieurs hiérarchiques, sont souvent eux-mêmes victimes de ses jugements, d'ailleurs sans conséquence particulière puisqu'il s'agit de simples constats relevant plus du fatalisme que de la révolte. Les victimes ne sont pas à l'abri de sa malveillance neutre, quand les témoignages les font revivre pour lui. « S'ils étaient moins cons », dit-il souvent sans achever sa phrase, mais tout le monde comprend que, à ses yeux, la difficulté de sa tâche ne tient pas qu'aux précautions prises par les assassins.

C'est à Vanessa Decourly que Wallance doit les premières informations sur le mode de vie d'Alain Brissalet. Elle-même travaille à Toulouse et ne rencontrait la victime que les week-ends, qu'elle passait intégralement chez lui. Elle dispose a priori d'un alibi en béton. À cause d'une réunion qui s'est prolongée jusqu'à vingt

et une heures suivie d'un dîner avec les clients (elle est chargée de l'exportation de fruits et légumes vers l'Angleterre), elle a en définitive dormi à Toulouse, comme elle fait rarement le vendredi. Il semble suspect à Wallance qu'elle ne soit précisément pas venue dès ce vendredi soir-là à Paris (comment l'assassin pouvait-il savoir qu'elle ne surgirait pas à l'improviste?), mais, en une heure, ses déclarations sont vérifiées avec succès, au léger mécontentement du commissaire. La jeune femme, trente-deux ans, est assez sexy, elle n'en fait pas trop pendant qu'il l'interroge, ravalant ses larmes sans ostentation, répondant précisément sans jeter la culpabilité sur quiconque, ce que le policier trouve très estimable d'un point de vue moral mais qui, pratiquement, ne l'arrange pas. Elle n'imagine pas qui a pu faire ça, un homme si aimable, pas d'ennemis. Comme il est peu vraisemblable qu'Alain Brissalet, riche de son libre arbitre, se soit rasé maladroitement dans son salon en début de soirée sans mousse à raser, il faut cependant bien croire que ce n'est pas un accident, et un suicide, il aurait laissé un mot.

– Croyez-moi, il y a toujours une bonne raison d'assassiner quelqu'un, jette Wallance comme un aphorisme, voulant avec bienveillance la tirer de son expectative car, pour lui, déformation professionnelle, rien n'est pire que l'incertitude.

– Est-ce un aussi bon coup parce qu'il se réserve toute la semaine pour vous, ou au contraire parce qu'il s'exerce biquotidiennement ? ajoute-t-il par ailleurs, cherchant la femme comme il fait avec des succès divers depuis vingt-sept ans, il y a longtemps qu'il a remarqué qu'un ton désinvolte incite les témoins à vouloir se débarrasser de la corvée au plus vite pour son plus grand bien à lui.

– C'est juste l'amour qui lui donne cette fougue, dit Vanessa Decourly en sanglots, sanctionnant le double échec du commissaire qui n'obtient rien que ce qu'il voulait éviter.

Il est à deux doigts de la gifler en disant « Idiote » mais se contente de :

– Merci mademoiselle, puis la laisse tomber (globalement et vu les circonstances, il la trouve plutôt sympathique).

L'idée lui vient de regarder si le pénis n'a pas été tranché, ça se fait maintenant, et ce mode opératoire est un bon indice pour l'enquête, mais bernique. L'habitude lui a enseigné que quand une affaire commence mal, elle continue mal. Il apprendra du rapport du légiste qu'Alain Brissalet a sans doute joui pour la dernière fois dans la nuit de jeudi à vendredi, moins de vingt-quatre heures avant sa grande mort. Son agenda ne note rien à cette date mais, grâce aux remontées d'appels téléphoniques, il mettra la main sur Sandra Berticcia, une brune de vingt-sept ans qui a voulu à tout prix garder son nom de jeune fille et qui ne parle pas un mot d'italien quoique ç'ait été la langue maternelle de son grand-père (Wallance l'a appris pour lire Dante dans le texte, tout le monde prétend que ça vaut le coup mais il a été déçu). Elle a passé le week-end avec son

mari de retour de voyage d'affaires chez les beaux-parents, dans la vallée de Chevreuse, ils sont arrivés en Volvo grise immatriculée 600 PFK 75 à dix-huit heures trente le vendredi et n'ont pas décollé jusqu'au dimanche soir, des flopées de témoins confirment (il y avait d'autres invités chez les beaux-parents). Devant une photo, elle dit ne connaître Vanessa Decourly ni de vue ni de nom et ne croit pas qu'Alain Brissalet ait eu d'autres partenaires qu'elle ces derniers mois. « Ce n'est pas l'intelligence qui embrasait notre talentueuse victime », note Wallance dans un des carnets arrivés entre mes mains.

En attendant de s'être démené sur cette piste Sandra à classer en définitive sans suite, on est toujours samedi matin et le commissaire est toujours rue de Bercy, le cadavre à ses pieds pas encore évacué. Il vient d'en finir avec Vanessa Decourly et lance ses hommes sur l'enquête de proximité, en l'occurrence les voisins.

– De la routine, encore de la routine, toujours de la routine, dit-il, Danton du quotidien.

Il y a six policiers s'affairant dans l'appartement quand on sonne. C'est un octogénaire lunetté, en pull et chaussons, qui vient aux nouvelles.

– Quelle horrible histoire! Qui aurait pu imaginer ça, un immeuble si correct ? dit-il à Wallance vers lequel il s'est avancé dès qu'on lui a imprudemment ouvert, identifiant le chef en lui. Je compte sur vous pour tirer l'affaire au clair, avec tous ces SDF dans la rue il n'y a pas loin à trouver des suspects, partout des étrangers, des jeunes, le gouvernement est bien coupable.

Et ainsi de suite, une logorrhée d'où ne sort aucune information sinon que le locuteur est du genre déplaisant. C'est Georges Paront, le voisin du troisième, habitant de l'immeuble depuis quarante-six ans et semblant disposé à y rester encore au moins aussi longtemps, comme si l'éternité lui était promise, à en juger par le soin qu'il prend de la réputation de l'immeuble et du plus qu'y apporte selon lui sa noble présence.

– Et puis il y avait du passage chez M. Brissalet, il avait beaucoup d'amies (il insiste sur le e muet), on se demande ce qu'elles lui trouvaient mais il n'y a peut-être pas à se le demander longtemps.

– Vous étiez jaloux ? dit Wallance, par volonté d'être désagréable plus que pour la nécessité de l'enquête.

Indignation du voisin, jaloux, lui ? jamais, il est de la vieille école pour qui le vrai plaisir c'est l'amour même s'il a eu sa part de distractions, quel dommage d'être veuf depuis onze ans mais il ne regrette rien.

– De quoi est mort votre femme ? demande encore Wallance juste pour l'interrompre.

D'un cancer. Le commissaire ne pourra pas le lui flanquer sur le dos.

– J'ai beaucoup de respect pour le travail de la police, reprend Georges Paront qui développe, avec cette volonté de certains innocents à vouloir manifester à tout prix leur innocence au lieu d'en profiter pour rester dignes.

Si la raison pour laquelle Liberty est entré dans la police est un mystère pour certains de ses collègues (alors que personne ne s'interroge sur les motivations, sans doute aussi arbitraires, des autres commissaires), c'est justement en raison du mépris qu'il professe envers ces innocents fiers de l'être qu'il appelle souvent des poules mouillées. Georges Paront commence à l'énervé.

– Rentrez chez vous, je passerai vous voir, lui dit-il sèchement sans penser un instant tenir parole.

Le vieux curieux trouve encore le moyen de s'attarder aux toilettes, prétextant que c'est urgent et que descendre un étage, avec ses pauvres jambes, ce sera trop long.

La vraie urgence consiste à trouver les différentes amantes d'Alain Brissalet dans son carnet d'adresses mais il ne notait dans son agenda que les soirées avec des amis. Il faudra téléphoner à tous les noms féminins de son répertoire et déterminer leur lien sexuel avec la victime, la jalousie est un mobile à ne jamais écarter, que tout cela est fastidieux. Wallance, en outre, a ce pressentiment que c'est une affaire de merde, que non seulement ce sera d'un ennui mortel mais que ses supérieurs, quand ils le trouveront insolent, lui rétorqueront « Et c'en est où, le meurtre de la rue de Bercy ? », marquant un point. Il est toujours de mauvaise humeur pour les assassinats du samedi mais, du moins, certains contribuent à sa réputation. Là, non seulement ça le dérange mais ça va lui faire du tort, où dénicher un coupable dans ce trou noir ? Si la piste sexuelle foire, ce qui a tout l'air d'être déjà fait, il se retrouvera tout nu.

Lavrout, son adjoint depuis dix ans, qu'il aime bien, arrive en retard (« Je faisais manger les enfants, Martine est chez sa mère ») mais comprend vite le néant qui se profile.

– Si c'était un si bon coup, il y a plus de raisons de soupçonner celles et ceux qui ne couchaient pas avec lui et les conjoints de ses amantes que ses amantes elles-mêmes, dit-il pour tâcher d'ouvrir des hypothèses, ça le peine quand le commissaire, comme soudain vieux, manque de curiosité.

– Ça ne m'excite pas du tout, cette affaire, coupe court Wallance.

Au bout d'une quinzaine de jours, deux suspects sont sortis du chapeau auxquels il a pourtant fallu renoncer. Le mari de Sandra Berticcia est rentré de son voyage d'affaires un jour plus tôt qu'il ne l'a prétendu, suscitant de grands espoirs chez les policiers, mais il a passé cette journée et cette nuit avec la jeune Audrey Loisse, vingt et un ans, laquelle le confirme avec une allégresse laissant penser à Wallance que Sandra, tous comptes faits, n'est pas si bête. Alain Brissalet, militant écologiste, venait de déboulonner le numéro 4 de la section du XII^e, François-Luc Boursinov, lui fournissant un mobile que celui-ci n'a pas formellement nié (« J'étais furieux », dit-il, croyant tempérer en ajoutant, l'imprudent, « Surtout des conditions dans lesquelles ça s'est produit »). Mais Boursinov n'a pas quitté le Salon de la chèvre de Monzatignac du jeudi 19 matin au dimanche soir 22, de sorte que la simple bonne foi contraint de le mettre hors de cause. Son interrogatoire n'en a pas moins été utile à Wallance, le confortant dans sa conviction que mieux vaut rester éloigné des coulisses du pouvoir car Brissalet aurait utilisé pour renverser Boursinov et devenir numéro 4 du XII^e à sa place des méthodes qui ne rehaussent pas l'image de la victime. Le commissaire a heureusement d'autres assassinats à élucider pour se changer les idées, car l'affaire de la rue de Bercy lui reste comme un poids sur l'estomac, il aimerait la vomir et ne plus en entendre parler. Quand elle devient trop prégnante dans sa tête, il s'abrutit de bureaucratie, ce qui est efficace mais peu gratifiant.

En plus, il est poursuivi au téléphone par Georges Paront, le voisin du dessous, qui a toujours payé ses impôts et ne voit pas alors pourquoi la police qui s'y était engagée ne vient pas lui rendre visite. De guerre lasse, Wallance va lui-même tenir sa promesse. Nouveau déluge de lieux communs antipathiques. Le commissaire se croit cependant tenu de répondre « Oui, monsieur », « Je comprends, monsieur », soupçonnant que, vu le pli qu'a immédiatement pris cette affaire, ça lui retombera dessus s'il se montre aussi grossier qu'il en a le désir. Il n'apprend rien d'utile, constate seulement que l'appartement du troisième ne correspond pas pièce pour pièce à celui du quatrième. La décoration est sans intérêt, un seul rayon de bibliothèque (« Les livres, ça ne vaut pas mieux que les journaux »), des

affiches des gorges du Tarn et des falaises d'Étretat (« Le plus beau pays du monde, la France ! C'est pour ça que je n'ai jamais voyagé : à quoi bon ? »), un mur encore humide d'une fuite d'eau dans ce foyer si bien tenu (« J'espérais pouvoir faire plus confiance aux policiers qu'aux plombiers »). Pendant que l'homme parle sans qu'il l'écoute, Wallance se rend compte, avec un amusement qui le distrait un instant de sa rancœur, qu'il en veut à Alain Brissalet de s'être si mal défendu et laissé assassiner de telle manière que c'est lui qui en recueille les inconvénients.

– Comme c'est intéressant, dit quand même le commissaire en se levant au milieu d'une phrase et s'en allant.

– C'en est où, l'affaire de la rue de Bercy ? lui dit le commissaire divisionnaire Gou, son supérieur direct, quand Wallance moque spirituellement les dernières mesures de leur ministre.

– Nulle part, admet-il.

« Personne ne sait ce qu'est la vie d'un policier », note-t-il dans un carnet.

Le jeudi 9 janvier 2003, Wallance est dans son bureau avec Lavraut. Enjoués, ils discutent d'une affaire revigorante où les preuves s'accumulent (l'ADN retrouvé sur les corps des petites Clothilde et Chantal est le même que celui du principal suspect). On avise le commissaire que M. Georges Paront l'attend, ayant rendez-vous pour apporter des lumières sur l'assassinat de M. Brissalet, rue de Bercy. Wallance n'a aucun souvenir du moindre rendez-vous, mais peut-être l'a-t-il accepté tacitement lors d'une conversation téléphonique où il n'écoutait pas. « Je pose l'interrupteur sur le bureau et je continue à travailler. Parfois, je ne mets même pas le haut-parleur », dit-il à Lavraut. Car le vieil homme n'a pas été rassasié par la visite de Wallance et a repris son offensive de coups de fil. Le commissaire donne l'ordre de le faire entrer en pestant d'être replongé dans cette atmosphère de fiasco qui est l'essentiel de son travail et dont il s'était par miracle échappé. (Mais c'est trop tard pour refuser de recevoir le fâcheux, le charme est déjà rompu.)

– Aie la gentillesse de venir me déranger sous n'importe quel prétexte de temps en temps, dit-il à Lavraut qui sort.

Un peu perdu hors de chez lui avec sa canne et ses vêtements étriqués, l'octogénaire fait vraiment pitié et, par un curieux retournement, Wallance s'indigne de la capacité de nuisance d'un corps si frêle, comme si l'énergie de Georges Paront était uniquement consacrée à le déranger.

– Vous avez un alibi ? interroge-t-il avant que le vieil homme ait ouvert la bouche, si on ne peut éviter une conversation autant la mener soi-même.

– Pour quand ? J'étais chez moi. Je suis toujours chez moi.

– Pour le jour du crime, patate, dit Wallance en rigolant dans son intonation finale, conscient qu'il est allé un peu fort.

– Je suis toujours chez moi, j'ai trop de mal à marcher.

– Vous êtes bien ici aujourd’hui.

– Tant que je vivrai, j’aurai toujours assez de force pour aller jusqu’à la police, dit le vieux, phrase mystérieuse que le commissaire reçoit comme une flagornerie.

À peine Wallance a-t-il dit « Je vous écoute » qu’il n’y coupe pas, le discours xénophobe, raciste, anti-jeunes, anti-tout qu’il a déjà entendu cent fois. Lavraut est déjà venu interrompre deux fois dont l’une juste pour une private joke.

– Et vous ne trouvez rien, naturellement ? dit Georges Paront. Vous restez les bras croisés dans votre bureau en attendant que je vous apporte la solution.

– C’est ça. J’attends que vous m’apportiez la solution et j’ai l’impression que je ne vais plus attendre longtemps.

Wallance a lancé la phrase sans y réfléchir, pour le simple plaisir de répondre agressivement, et soudain il perçoit quelque chose qui lui échappe encore mais qui est là, dont il n’y a plus qu’à attendre la cristallisation, quelque chose qui ne serait pas la solution mais une solution.

Il hésite à garder Paront dans son bureau ou le foutre dehors, ignore ce qui serait le plus efficace, comme Proust qui n’est pas vraiment Proust ne sait pas s’il faut remanger de la madeleine ou ne plus y goûter pour découvrir ce qu’elle suscite. Sa vie bascule à cet instant.

Lavraut entre dans son bureau et demande :

– À propos de l’affaire Paront, euh, pardon, Brissalet...

– Tu as peut-être raison, l’interrompt Wallance qui congédie les deux hommes, s’enferme à clé dans son bureau et entreprend de faire les cent pas avec enthousiasme.

Les carnets en ma possession du commissaire Wallance ne retracent pas de façon continue l'enchaînement des idées et des sensations qui l'amènent à agir comme il le fera. L'écriture de ces textes est d'ailleurs aléatoire, de brefs comptes rendus d'interrogatoires d'affaires indépendantes sont mêlés entre eux et suivis de sentences à prétention définitive, des raisonnements psychologiques inachevés voisinent avec des descriptions et des observations sur la justice et la vérité. Mais, quand on lit un carnet dans son intégralité, des rapprochements se font d'eux-mêmes, et se donne à lire la tempête qui souffla sous un crâne jusqu'à l'orage final, en réalité inaugural, censé tout nettoyer. Wallance affecte l'ironie et le cynisme, ce qu'il est d'usage d'interpréter comme une défense de la part d'un être épris d'absolu et donc perpétuellement déçu. Il ne faut pas être dupe quand il parle de ses statistiques, rabaisant la police à une tâche purement quantitative : c'est qu'il a trop de pudeur pour énoncer ses doutes qualitatifs. Les statistiques sont un prétexte. « Si on veut vraiment l'impunité zéro, plutôt un innocent en prison qu'un crime sans coupable », écrit-il ce 9 janvier 2003. On lit juste en dessous ce pastiche racinien dont les faits préciseront qui est le héros : « Son innocence enfin commence à me peser. » Le commissaire développe l'idée selon laquelle on n'est pas dans un roman policier et que, dans l'existence, contrairement aux règles littéraires, le coupable n'est pas forcément l'assassin. Il est dans ce moment, ce lieu, où se mêlent morale et vie quotidienne, il est comme envahi d'une éthique pragmatique, mélange un peu malsain, en étant persuadé d'être ainsi le plus fidèle possible à son absolu, c'est son absolu de justice tempéré des réalités professionnelles et sociales qu'il veut mettre en pratique. Il y a eu meurtre vendredi 20 décembre rue de Bercy, son devoir est de trouver l'assassin coûte que coûte, quoi qu'il lui en coûte à lui et quoi qu'il en coûte à l'assassin, son devoir est de trouver un assassin. Combien de vies eussent été sauvées si le commissaire Wallance avait été moins consciencieux.

Une heure après le départ de Georges Paront ce 9 janvier, Wallance donne des ordres, passe des coups de fil, prend des rendez-vous. Il est tout excité comme en début de carrière, ça fait plaisir à voir.

– Je ne sais pas quelle idée vous avez eue, dit Lavraut, mais elle a l'air rudement bonne.

– Excellente, confirme Wallance en se frottant les mains. Excellente.

Il invite Lavraut à dîner mais Lavraut ne peut pas, alors il va dîner seul au petit restaurant en bas de chez lui et se paie le meilleur bordeaux de l'endroit. Le patron remarque sa bonne humeur.

– Eh oui, dit le commissaire. Il n'y a pas que des inconvénients à travailler dans la police.

Il se sent comme un spectateur contraint de regarder jusqu'au bout un film interminable qui l'ennuie à mourir et à qui, quand se rallument les lumières, on offre miraculeusement une tribune de deux pages dans un grand journal pour se venger.

Le vendredi 16 janvier, il convoque Georges Paront dans son bureau. Lavraut est présent. Il faut du thé pour réchauffer le vieillard qui a l'air mal en point, à la suite de quoi on doit l'accompagner aux toilettes où le pauvre homme a toutes les peines du monde à uriner, ça prend des heures. Énervé, le commissaire envoie un agent aux nouvelles :

– Il s'est évadé ou quoi ?

Le témoin finit par revenir, accompagné de deux policiers qui le soutiennent.

– Tant que je serai vivant, je serai capable de venir à la police, dit-il en s'écroulant sur une chaise.

– Si vous ne venez pas à la police, la police viendra à vous, répond Wallance.

Le vieux a du mal à parler, il n'insulte aucune corporation, race, tranche d'âge, trop fier d'avoir été convoqué et réservant sa salive pour répondre aux questions, pour une fois.

– Où étiez-vous vendredi 20 décembre entre dix-huit et vingt et une heures ? demande Lavraut.

– Chez moi. Je suis toujours chez moi. Je n'ai plus la force de sortir.

C'est en prévision de cette réponse que Wallance a tenu à ce que le rendez-vous ait lieu à son bureau et non rue de Bercy.

Lavraut :

– Quelqu'un peut confirmer vos dires ?

– J'étais tout seul. Je suis toujours tout seul. Je suis veuf depuis onze ans.

Wallance :

– Vous vous entendiez très mal avec Alain Brissalet, votre voisin du quatrième.

– Comme des voisins. Vous ne pouvez pas savoir ce que c'est qu'avoir des voisins à mon âge. Tous des pervers, les voisins, des dérangeurs, des bruyants.

Lavraut :

– Vous l'avez tué ?

– Qui ?

Wallance :

– Le vicieux.

– Lequel ?

Lavraut :

– Alain Brissalet, ne vous faites pas plus vieux que vous n'êtes.

– Mais pas du tout.

Wallance :

– Alors qui avez-vous tué ? Vous n'avez pas nié.

– Mais pas du tout.

Lavraut :

– Vous n'avez pas d'alibi, vous aviez un mobile, et vous-même avouez que vous étiez sur place.

– Mais pas du tout.

Wallance :

– Vous n'étiez pas sur place ?

– Mais je suis honnête. Je suis innocent. J'étais au troisième.

Devant Lavraut, qu'il a tenu au courant de ses soupçons mais comme s'ils étaient réels, le commissaire teste son argumentation.

– Depuis trois ans, dit-il à Georges Paront, vous bénéficiez des remboursements de l'assurance, voici les justificatifs, et vous n'effectuez aucuns travaux. Vous prétendez qu'il y a eu trois sinistres mais il n'y en a eu qu'un. Vous mettez systématiquement l'argent des assurances dans votre poche, lésant tous les pauvres gens dont la prime augmente à cause de vous. Ce n'est pas joli. Et vous avez encore recommencé. Alain Brissalet en a eu assez d'être harcelé comme s'il vous inondait chaque fois qu'il prenait une douche (et il avait l'air de s'en prendre pas mal, de douches, dans cet appartement), il a voulu vous en parler, vous êtes monté chez lui et vous l'avez tué avec ce rasoir dont tout le quartier savait qu'il était assassin.

– Mais pas du tout, répond le vieux qui n'y comprend rien. J'ai fait les travaux de plomberie chez Duplot & fils, ceux de peinture chez Larribion.

Wallance :

– J'étais sûr que vous ne trouveriez pas mieux à me répondre. Voici des attestations de M. Duplot et de M. Larribion qui n'ont pas voulu travailler chez vous qui exigiez que tout se passe au noir, ce qui, soit dit en passant, est curieux pour un homme aussi honnête que vous prétendez l'être.

– Mais pas du tout, mais pas du tout, répète le vieux.

– Embarque-le, dit Wallance à Lavraut.

– Mais pas du tout, pas du tout, dit le vieux.

Lavraut ne bouge pas, comme convenu.

– Ça vous ennuie tant que ça, la prison ? Un homme de votre âge, vous serez bien traité, et fini la solitude, là-bas, dit Wallance.

– Vous êtes un incapable et un imbécile, lance le vieillard au bord de

l'évanouissement.

C'est plus que n'espérait Liberty.

– Outrage à commissaire, dit-il en riant. Les menottes.

Et Lavraut, devant ce flagrant délit, les passe à l'octogénaire.

Peut-être que Wallance vacille un peu en voyant le vieillard misérable, disant « Ma canne, ma canne » parce qu'elle lui tombe d'entre les jambes sur le parquet où il ne peut plus la rattraper, ainsi entravé et le dos en piteux état, quand Lavraut le menotte. Georges Paront semble alors la statue de l'injustice, pauvre être abandonné, détruit, « mais, dans "injustice", il y a "justice" », notera Wallance le soir, et cette remarque donne un second souffle justicier au commissaire.

– Je ne suis jamais monté chez M. Brissalet, dit le menotté. Quand on n'était pas une pute avec un gros cul, c'était impossible de foutre les pieds chez cette tapette, ajoute-t-il sans souci du rationnel.

Wallance le sait bien, tout l'immeuble s'est plaint de l'hospitalité sélective de la victime.

– Alors, comment expliquez-vous qu'on ait trouvé vos empreintes en divers endroits de l'appartement, et particulièrement sur le lavabo, là où il rangeait son rasoir ainsi que plusieurs de ses amies (il appuie sur le e muet comme Georges Paront l'a fait quelques semaines plus tôt), son fils et la femme de ménage l'ont confirmé ?

– Mais pas du tout, dit l'accusé.

Wallance lui met sous les yeux analyses, expertises, tout le tintouin.

Le vieillard se met à pleurer. C'est très pénible.

Tout policier a connu la tentation de fabriquer de faux indices pour confondre un coupable évident quand une enquête honnête ne parvenait à rien prouver. Wallance, d'ailleurs, a des collègues qui n'hésitent pas à faire pression sur des témoins psychologiquement influençables ou sur qui des éléments tout autres, par exemple fiscaux, permettent d'avoir prise. Il y a quelque chose d'exaspérant dans l'insolence ontologique d'un suspect qui sait qu'on le sait coupable et contre lequel on ne peut pourtant rien que des interrogatoires ou des gardes à vue durant lesquels il ne cède rien. Wallance s'est toujours préservé de ces pratiques bâtardes, ne mâchant pas sa sévérité envers ceux qui y étaient plus complaisants. Qui est l'assassin d'Alain Brissalet ? Il n'en sait fichtre rien. Pas le moindre indice, pas le moindre suspect. Et pourtant, soudain, il lui faut un coupable. À quoi servirait son métier, à quoi aurait-il consacré vingt-sept ans de sa vie s'il y avait des crimes sans assassin ? Il lui faut un meurtrier et il jette son dévolu sur Georges Paront, séduisant coupable. Il choisit la personne la plus antipathique mêlée à l'affaire, ne serait-ce que de loin. En conscience, il ne le soupçonne pas le moins du monde, mais, si on parle morale, il lui semble impossible d'ajouter au scandale éthique d'un crime la honte supplémentaire de ne pas lui trouver de responsable. En dénichant un criminel, fût-il innocent, il lui semble rendre moins criante l'immoralité du meurtre. Les carnets de Wallance regorgent de démonstrations spécieuses à l'appui de cette thèse. Le commissaire lui-même ne se doute alors pas jusqu'à quelles aberrations elle le conduira.

C'est très simple pour lui de monter un complot aux petits oignons contre Georges Paront dès qu'il se l'est choisi (c'est d'arriver à ce choix, pas d'un homme mais d'une méthode, qui fut très compliqué, produit de vingt-sept ans de carrière et d'un mode de vie sur lequel je reviendrai). Ayant constaté la fuite d'eau chez le vieillard, il s'est réjoui qu'elle provenait de l'étage du dessus, de chez Alain Brissalet. On a vu des carnages pour moins que ça. Par le syndic, il a eu la date des sinistres (il y en a eu trois de déclarés en trois ans) et, à tout hasard, il est allé chez le plombier de l'immeuble dans l'espoir que c'était lui qui avait fait les travaux. Gagné. Et, comme l'espérait Wallance, il était en cheville avec un peintre

et tout s'était passé au noir. « Je ne suis pas de la brigade financière, je voudrais juste que vous me rendiez un petit service », le commissaire a délicatement fait chanter le plombier puis le peintre qui ont obtempéré. Le policier a donc obtenu une attestation de chaque artisan assurant n'avoir fait aucuns travaux chez M. Paront sous prétexte que celui-ci tenait à ce qu'ils s'opèrent au noir, ce à quoi ils n'auraient été, à les lire, prêts pour rien au monde. « Merci. Je vous précise que si vous revenez maintenant sur cette déclaration, vous serez poursuivi pour faux témoignage », dit Wallance en quittant chacun des artisans, quand même un peu inquiet de ce que pourra être leur réaction quand ils comprendront à quoi sert son papier. Mais il a besoin d'indices de ce genre, aussi peu probants puissent-ils apparaître et même s'il ne les utilise pas officiellement, parce qu'il sait d'expérience que ce sont de tels détails qui déconcertent de vieilles personnes et les font craquer.

D'abord, ses collègues s'étonnent qu'il accepte de répondre à Georges Paront au téléphone et le reçoive même après être allé lui rendre visite. « Liberty a vieilli : il est devenu poli », disent-ils comme un reproche, de même que, dans la pièce d'Edmond Rostand, on se montre surpris (et déçu) que Cyrano n'embroche pas immédiatement Christian qui le cherche sur son nez. Très vite, cependant, ses collègues rendent hommage à son intuition. En vérité, Wallance, au début, n'a pas bien compris lui-même pourquoi il agissait ainsi, et puis tout s'est soudain mis en place. Puisque Georges Paront est allé uriner dans la salle de bains et qu'il l'a entendu se laver les mains, il savait qu'on trouverait des empreintes. Son intuition a été de permettre au vieil homme d'utiliser la pièce où tous les prélèvements n'avaient pas encore été faits. En termes de pure déontologie, il n'aurait peut-être pas dû, mais il estime qu'il n'y a pas à lui chercher des poux, ce n'est pas non plus l'assassinat de Kennedy ou les Irlandais de Vincennes. Qu'il le fasse pour la bonne cause (l'impunité zéro) le décharge à ses yeux, il n'a pas encore renoncé à la morale, il deale avec. Pour un policier, au-delà de l'aspect éthique, un crime sans coupable, c'est un sentiment d'inachevé. On ne peut pas dire que la sensation disparaisse avec l'arrestation de Georges Paront, du moins diminue-t-elle (il rentrera chez lui après une nuit au poste). Dans l'esprit de Wallance, le vieillard est un œuf, de ceux qu'on casse quand vient l'heure de l'omelette. Il suffisait d'y penser.

J eudi 6 mars 2003. En attendant les résultats définitifs de l'autopsie, Wallance et Lavraut discutent à bâtons rompus dans le bureau du commissaire : « Est-il plus condamnable de violer le petit Kevin après l'avoir assassiné, avant, ou pendant l'assassinat ? » (Il s'agit de l'affaire Goulassaille où Wallance arrêta en définitive les horribles parents qui n'ont toujours pas fini de nier. Le viol avait été tout banalement antérieur au meurtre.) Ils retournent les avantages et les inconvénients des trois manières, avec cette distance affectée des policiers respectables qui ne peuvent pas plus regretter ouvertement une victime qu'une infirmière ou un médecin se mettre à sangloter dès qu'on leur amène un malade. L'affaire Paront a encore rapproché les deux policiers. Ce qu'il y avait de décisif lors de l'interrogatoire était la présence de son collaborateur : il semblait plus difficile au commissaire de convaincre Lavraut que d'incriminer Paront. Lavraut n'a pas bronché et Wallance, au lieu de le mépriser pour cette incompetence, lui est reconnaissant de sa confiance. Curieusement, avoir ce petit secret pour son collaborateur le met plus à l'aise avec lui. Il a le sentiment que, s'il laisse échapper une erreur, une idiotie (la conscience gît dans l'inconscient), il n'aura pas de mal à rattraper son lapsus. C'est une règle presque infaillible dans la police, quoique ni plus ni moins que dans toute société hiérarchisée : les subordonnés sont crédules.

De fil en aiguille, Wallance et Lavraut reviennent sur l'affaire Brissale-Paront. Le vieillard s'obstine à se dire innocent mais il n'a aucun argument. En raison de son âge, au lieu d'être incarcéré, il a été assigné à résidence, en l'occurrence son appartement d'où il ne peut de toute façon plus sortir, l'immeuble n'a pas d'ascenseur et le choc de l'arrestation a considérablement aggravé ses difficultés à se mouvoir, ce qui rend ironique la décision de lui confisquer son passeport pour éviter qu'il file à l'étranger alors qu'il serait bien incapable d'atteindre sans aide une gare ou un aéroport. Abruti par la situation, il ne veut pas d'un avocat, puisqu'il est innocent, comme si dépenser le moindre sou pour sa défense serait un aveu. Les deux policiers ricanent de l'avarice de l'assassin, d'autant moins justifiée que son fils unique, avec qui il est brouillé depuis trente-deux ans, a seulement dit « Ce n'est pas ce que mon increvable père a fait de pire » quand

Wallance lui a téléphoné à Buenos Aires où il fait fortune dans le proxénétisme pour lui raconter sa version de l'affaire.

– Quand même, vous m'avez bluffé, dit Lavraut.

– Mais pas du tout, dit Wallance en se trompant de ton.

– Ah si. Je nous voyais mal embringués, ce genre de petit meurtre de rien où on ne récolte que des ennuis. J'avais déjà classé Brissalet dans les crimes impunis et vous, en deux temps trois mouvements, vous avez Paront à votre botte. Je vous avoue que je n'y aurais jamais pensé.

– Ç'a été un éclair, dit Wallance.

– Vous avez quelque chose de Columbo, dit Lavraut. Quand quelqu'un s'intéresse trop au meurtre et n'arrête pas de tanner l'inspecteur, c'est inmanquablement lui le coupable. Ça lui apprendra à se mettre sur notre dos : il y a une justice.

– Voilà des scénaristes comme je les aime, ceux qui incitent à laisser la police tranquille, confirme le commissaire.

– Et vous non plus vous ne payez pas de mine, si je peux me permettre. Vous ne cherchez pas à vous mettre en avant. Croyez-moi, le cas Paront, je ne suis pas prêt de l'oublier. Chapeau, commissaire.

Le téléphone sonne une fois de plus. L'assistante lui annonce Quentin Brissalet, « le fils de la rue de Bercy ».

– Je prends, dit Wallance instinctivement tout en précisant à Lavraut le nom de son interlocuteur.

Le commissaire a déjà vu l'adolescent (il a dix-sept ans) peu après la mort de son père. Informer la famille est du devoir de la police et Wallance, derrière ses façons de misanthrope, estime que c'est à lui de se coltiner les proches plutôt que de confier la corvée aux derniers de ses hommes. Il se plaît à rechigner à la tâche en paroles, jamais en actes. Quentin Brissalet est passé à son bureau, dans l'état d'accablement qu'on imagine, et Wallance a reconnu que l'affaire ne se présentait pas bien, ce qui, à l'époque, était vrai, puisqu'il n'avait pas encore eu son étincelle. Le garçon vit à Rouen chez sa mère qui y est horticultrice (« mais vote Front national », a-t-il ajouté comme si un tel choix était spécialement choquant pour un membre de cette profession), et entretenait de bons rapports avec son père qui proposait de lui louer un studio à Paris dès la rentrée prochaine s'il avait son bac en juin. « Qui a pu faire ça ? Qui a pu faire ça ? » a-t-il interrogé au bord des larmes à peu près toutes les vingt secondes, et Wallance, tout en comprenant la curiosité de l'adolescent, a d'abord répondu par des phrases modestes, puis par des gestes amples comme on a en ces circonstances au cinéma (par exemple, en levant puis baissant ses bras ouverts avec une expression d'impuissante et regrettable incertitude sur le visage comme font magnifiquement les acteurs américains), puis plus du tout, soucieux de ne pas se répéter. Et quand le commissaire lui a posé à lui la question de savoir s'il n'a pas la moindre idée sur

l'identité de l'assassin, le garçon a dit comme à regret : « Ma mère n'a pas quitté Rouen de la journée. » (Wallance le savait déjà par ses confrères normands.) Pour s'intéresser, le commissaire lui a demandé, en termes plus élégants qu'ils sont ici résumés, pourquoi il s'enterrait en province avec sa mère détestée plutôt que de monter à Paris chez son papa chéri, mais le téléphone a dû sonner, ou quoi que ce soit lui traverser l'esprit, il n'a pas écouté la réponse. Dans ses carnets, Wallance note d'une façon générale que s'il mettait bout à bout tous les moments où il ne fait pas attention à ce qu'on lui dit, le total représenterait plusieurs années de sa vie.

– Allô. Commissaire Wallance à l'appareil.

– C'est moi dont mon père a été assassiné, dit l'adolescent avec ce manque de naturel que chacun a dans ses rapports avec la police et qui rend suspects ceux qui ne sont pas atteints par cette vague d'artificialité, comme si eux avaient eu de bonnes raisons de se préparer à rencontrer les représentants de l'ordre. Il faut absolument que je vous parle. Il faut absolument que je vous dise quelque chose, s'il vous plaît. Mais pas au téléphone, c'est pour ça que je vous ai téléphoné. Je dois vous voir, vous comprenez, sinon vous ne comprendrez rien.

Habitué, résigné, Wallance ne tente même pas d'interrompre ce délire. Il dit juste à Lavraut, après avoir appuyé sur la touche « muet » :

– Quand je pense que certains veulent interdire des films de violence sous prétexte qu'ils conduiraient des adolescents à passer à l'acte. Si on s'intéressait vraiment au confort des policiers, et comment que je te censurerais toutes ces séries policières où les témoins font des mystères et parlent et parlent comme si les flics étaient des assistantes sociales ou les larbins de leurs névroses. C'est peut-être bon pour notre image mais ça nous fait perdre un temps fou.

Quand il réécoute, Quentin Brissalet n'a pas fini :

– Vous comprenez, monsieur le commissaire, ce sera juste une seconde. Juste une seconde. Vous comprendrez tout, vous comprenez, juste si je peux vous parler.

– Où ? dit Wallance qui pour le reste a compris que ce sera maintenant.

Le fils appelle de l'appartement du père, le lieu aussi est donc fixé.

– Je vous accompagne ? dit Lavraut.

– Tu es gentil, dit Wallance. Je me sens de taille à résister à un gamin même exalté à moi tout seul.

Il a un soupçon mais ne s'attend à rien de précis. Il ne sait même pas si

Quentin Brissalet a vraiment quelque chose à lui dire qui puisse l'intéresser ou si l'adolescent l'a choisi comme interlocuteur compétent et distant pour s'épargner un psychanalyste, comme un de ces flics à tout faire qu'il voit à la télé. D'après sa typologie de ces appels, c'est fifty-fifty, parfois l'informateur informe effectivement, parfois il raconte son histoire à lui sans souci du temps qu'on passe à l'écouter. Wallance a hésité à accepter que Lavraut l'accompagne, mais un témoin est parfois un espion.

– Je ne sais par où commencer, dit le tout nouvel orphelin après s'être assis en face de lui dans le salon où le cadavre a disparu et les taches de sang été nettoyées.

– Vous avez déjà commencé, dit Wallance qui a eu son compte de préliminaires.

– Mes parents sont des assassins, vous comprenez, ils ont toujours voulu tuer ma personnalité.

– Votre père et votre mère ? dit Wallance en insistant sur la conjonction.

– Il faut que je vous explique, mon père a été assassiné.

– J'ai compris, dit Wallance.

– Il faut que je vous explique. Ma mère, elle ne pouvait plus le supporter. Elle est exaspérante, souvent. Plus que souvent : presque tout le temps, sauf quand elle est gentille. Elle m'a dit qu'elle avait voté pour le Front National alors que jamais de la vie, elle préférerait se faire couper les mains, c'était pour m'énervier, elle veut que je l'aime dans toutes les circonstances.

Je suis un très mauvais psychologue, je n'ai aucune patience, l'interrompt le commissaire sur un ton qui rend ses phrases performatives.

– Je suis passé voir mon père vers dix-huit heures, le vendredi 20 décembre. Ça m'arrive de sécher les cours et de passer quelques heures à Paris quand ma mère exagère, ça lui fait les pieds. Il y avait des capotes partout. Il fait ce qu'il veut mais il pourrait ranger. Des capotes pleines, sales. Sans compter que pour les femmes qui viennent le voir, ça ne doit pas être ragoûtant de voir ça, le reliquat des séances précédentes, vous imaginez.

– Chacun ses goûts.

– Je lui ai dit ce que j'en pensais et ça ne lui a pas fait plaisir à entendre, croyez-moi. Il m'a dit de les jeter moi-même si je ne pouvais pas les supporter, mais moi je n'étais pas son domestique. « Qu'est-ce que va penser la femme de ménage ? » lui ai-je dit et il a ri que la femme de ménage savait à quoi s'en tenir, il a ri que c'était une vraie perle et que même pour le ménage elle se défendait. Vous voyez ce qu'il voulait dire, il m'énervait. Je lui ai dit que ma mère jamais elle ne ferait ça, jamais elle ne ferait le dixième, le millième.

À ce stade, Wallance a déjà compris que l'adolescent a réellement quelque chose à raconter.

– « Tu crois vraiment qu'il faut laver ses capotes sales en famille ? » m'a dit papa pour se foutre de moi. « Tu veux que je vienne examiner tes capotes ou tu n'as pas encore de bite, toi ? » Je lui ai rétorqué que ce n'était pas sur ce ton qu'un père devait parler à son fils, il m'a demandé d'attendre d'avoir un enfant pour mettre en pratique mes idées sur l'éducation. « Fais toi-même des gosses, si tu en es capable. C'est le meilleur moyen de pas laisser traîner les préservatifs. » Il ne parlait que pour me mettre hors de moi, il m'en voulait de lui faire la leçon comme s'il se croyait impeccable alors que c'est moi qui avais raison mille fois, vous comprenez ?

– Je crois, dit Wallance qui écoute.

– Comme je suis imberbe, mais ça ne veut rien dire à mon âge, il m'a passé un doigt sur la joue en me lançant : « Attends peut-être d'avoir des poils avant de flanquer ta copine enceinte. » Et moi, du tac au tac : « Tout le monde se moque de toi et de ton rasoir de merde. » J'ai touché pile, parce qu'il a un rasoir comme un barbier au XIX^e siècle, il l'a payé une fortune. « C'est une pièce de collection, mon rasoir de merde », c'est ce qu'il m'a dit comme s'il parlait à un demeuré et il m'a baffé à droite et à gauche. « Tu es con », je lui ai dit, « tu es con », et je lui ai pleuré à la gueule. Je lui ai dit « Tu vas voir ce que j'en fais de ton rasoir », j'ai été le chercher dans la salle de bains et je l'ai rapporté pour l'ouvrir dans le salon, j'ai essayé de casser la lame contre ma cuisse mais c'est hypersolide. Il a dit « Tu lâches ça », et moi j'ai dit « C'est toi qui me lâches », et il a dit « Tu me donnes ça immédiatement », et moi je lui ai dit « Avec plaisir », et je lui donné un grand coup de rasoir ouvert dans le cou.

Après ce paroxysme qui laisse le commissaire perplexe, quelques secondes de silence.

– Et papa est mort assassiné, ajoute soudain l'adolescent d'un ton neutre, objectif, conclusion provisoire qui ne souffre aucune contestation.

Depuis qu'il a élu Georges Paront coupable, Wallance a envisagé que le meurtre d'Alain Brissalet soit un jour résolu pour de bon, que l'assassin, par exemple, grisé par le succès du crime, en commette un nouveau avec moins de prudence, finisse arrêté par d'autres policiers et décharge la totalité de sa conscience. Qu'y faire ? Il s'en remet au hasard, d'autant plus qu'un premier meurtre rassasie souvent des assassins qui n'agissent que par intérêt circonstancié et, se retrouvant ensuite sans mobile, abandonnent la carrière. Et puis, a priori, le meurtrier est son complice, lui non plus n'a pas intérêt à se faire prendre. À la fois, le commissaire ne peut pas se nier à lui-même que ce serait une satisfaction intellectuelle de connaître la vraie solution de l'énigme, même si pas sans danger pratique.

L'urgence est maintenant de faire face à l'aveu de Quentin Brissalet. Dans un carnet, ce 6 mars au soir, Wallance notera avoir spontanément eu plus peur pour sa mission (même s'il n'emploie pas encore ce mot) que pour lui-même. Grâce à lui, chaque crime allait désormais recevoir son châtiment, et un si vaste dessein risquait d'être contrecarré par son sort personnel, il y aurait de quoi rager. Se protéger soi est alors protéger cette nouvelle justice.

– Quelle horreur, dit Wallance, certain que l'adolescent comprendra de travers.

– Oui, dit Quentin. Je suis sorti en me disant que je n'aurais jamais dû faire ça, mais alors jamais. Ça puait les emmerdements à plein nez pour toute ma vie, alors que je suis hyperjeune, complètement mineur. Et pour mon père, le pauvre, vous imaginez le coup de théâtre, « Tu me donnes ça immédiatement », « Avec plaisir » (l'adolescent outre cette fois-ci le ton exaspéré puis ironique de ces deux répliques), et couic. J'ai pleuré plus fort. Je l'aimais, vous comprenez, je ne l'aurais jamais égorgé s'il ne m'avait pas agacé exprès. Je me suis dit que je n'en parlerais jamais à personne, ce serait notre secret à tous les deux, vous comprenez, comme ça je ne l'aurais pas tué pour rien.

– Je comprends, un lien par-delà la vie et la mort, dit Wallance, ce n'est pas la première fois qu'il a affaire à un adolescent.

– Mais ça doit être lourd pour toi de porter maintenant le secret à toi tout seul,

ajoute le commissaire en employant sciemment le présent de l'indicatif, comme si l'adolescent ne venait pas de renier son serment, que c'était n'en parler à personne que n'en parler qu'à lui.

– C'est à cause de M. Paront, vous comprenez. S'il est condamné, c'est qu'il le mérite, mais je ne peux pas m'empêcher de me sentir responsable.

– Je crois que je comprends ce que tu veux dire, dit Wallance dont le cerveau tourne à plein régime, qui cherche une solution.

Le gamin le flanque dans un fameux guépier en maîtrisant si mal sa conscience. « Voilà ce qui arrive quand n'importe qui s'érige assassin », écrira avoir pensé Wallance à cet instant.

– Je ne veux pas aller en prison, pleure Quentin. Qu'est-ce que vous me conseillez ?

Le commissaire a déjà son idée mais l'exprimer abruptement ne pourrait qu'en compliquer la réalisation.

– Tu n'en as parlé à personne ? demande Wallance, feignant à nouveau de se compter pour quantité négligeable.

– Personne, je vous jure, dit l'adolescent. Je suis méga-discret, c'est pour ça que ça m'a tellement remué, les préservatifs qui traînaient partout.

– Et qu'est-ce que tu as l'intention de faire maintenant ?

Comme prévu, la question déconcerte l'assassin. Avec son aveu fait au commissaire, il imaginait ne plus avoir à se préoccuper de son avenir immédiat : tout laissait supposer qu'il serait automatiquement pris en charge par la police et la justice de son pays.

– Tu as pensé à ce que dirait ta mère en apprenant ça ?

– Oh, elle sera furieuse.

– Ouh là là, reprend l'adolescent atterré, ça va barder.

Il est complètement à côté de la plaque. « Ce n'est pas le genre d'assassin dont l'arrestation fait baisser la criminalité », notera Wallance à l'appui de sa stratégie.

– Tu crois que c'est la solution, la prison ?

Quentin Brissalet s'attendait à ce que le policier lui dise quelque chose comme « Il va falloir répéter tout ça au juge » ou lui fasse signer une déposition, comme il a vu cent fois à la télévision et au cinéma. Il a eu besoin de dévider son récit parce que le remords est bavard, mais, maintenant qu'il a avoué, il aimerait autant n'avoir rien dit. Il se sent mieux d'avoir parlé si ce n'est que les suites de sa narration promettent d'être moins joyeuses. Or voici que, contrairement à tout ce qu'il pouvait prévoir, Wallance ne se jette pas sur ses déclarations comme la famine sur le pauvre monde. Le commissaire conserve au contraire une mesure que l'adolescent lui-même est à deux doigts d'estimer excessive. L'espoir lui vient de n'avoir commis après tout qu'un aveu sans conséquence.

– Pas du tout, dit-il. En plus, il paraît qu'il y a en prison une horrible promiscuité qui pousse à la récidive alors que je vous jure que je voudrais ne

jamais recommencer. D'ailleurs, c'est facile de prouver que personne ne peut assassiner son père deux fois.

Wallance est heureux du désordre mental de son interlocuteur, il le tient plus fermement. Mais, pour être efficace, il faut que l'idée semble venir de Quentin lui-même.

– Je ferai tout pour ne pas aller en prison, pour que ma mère ne sache rien. Et si je n'avais rien dit, s'il vous plaît ?

– Tu es fou, dit Wallance. Tu crois que tu as tué ton père et que la société va te laisser rentrer tranquillement chez toi ? Un parricide, ça fait horreur à tout le monde, tu n'as jamais rien lu ? Tu crois qu'on va laisser pourrir M. Paront entre les quatre murs de son appartement, une pauvre victime innocente, pendant que l'assassin se gobergera en liberté ? Mais tu es complètement fou, mon pauvre garçon. Tu vas aller en prison et tu y resteras toute ta vie, ne t'inquiète donc pas de récidive.

– Mais je ne veux pas, dit Quentin qui se lève et trépigne, tapant du pied sur le plancher au grand désarroi de Georges Paront, à l'étage au-dessous, qui a soudain peur que le fantôme d'Alain Brissalet poursuive l'imprévu cauchemar enclenché par son cadavre.

La réaction du garçon apparaît lamentable à Wallance même s'il s'en félicite.

– Je ne pourrais jamais aller en prison, dit Quentin Brissalet. Je préfère me tuer.

Soulagement de Wallance, ça traînait. Il est habitué à ces déclarations à l'emporte-pièce auxquelles les assassins qui les profèrent ne croient pas eux-mêmes, réclamant juste ainsi, une fois de plus, que le policier devant eux se comporte comme le père, la mère ou l'épouse aimante et dévouée qui leur a fait défaut depuis la plus petite enfance.

– Vraiment ? dit le commissaire.

– Vous ne m'en croyez pas capable ? Vous me connaissez mal. J'ai assassiné mon papa au rasoir, je ne suis pas n'importe quel lâche. Si je veux, je peux ouvrir la fenêtre juste maintenant et me jeter du quatrième, ce n'est pas vous qui m'empêcherez.

– Ne fais pas ça, dit le commissaire sans conviction.

– Ce n'est pas vous qui m'empêcherez.

– Qui alors ?

– Personne ne m'empêchera, dit l'adolescent en ouvrant la fenêtre, provoquant un courant d'air glacial qui saisit instantanément Wallance et l'incite à boucler l'affaire sans plus une seconde de délai.

Quentin Brissalet se penche sur la rambarde comme s'il allait se jeter, mais pas de danger, puis s'apprête à se redresser pour reprendre la conversation, se justifiant ainsi de n'avoir pas sauté. Mais il n'a pas le temps de se retourner que Wallance lui saisit les jambes et le passe par-dessus bord en criant distinctement

sur le ton adéquat (les policiers aussi vont au cinéma et regardent la télévision) :

– Non, petit, pas ça.

Bon. C'est quelque chose de spécial qui traverse l'esprit du commissaire

Wallance tandis qu'il voit le corps écrabouillé de Quentin Brissalet dix mètres sous lui. Certains pouvaient trouver que ce qu'il infligeait à Georges Paront n'était pas joli-joli, mais là c'est encore moins défendable. Le garçon menaçait bien de se suicider mais le policier connaît ces fanfarons, il ne l'aurait jamais fait. Est-ce un meurtre ? Bien sûr, la victime était elle-même un assassin, mais c'est quand même d'un assassinat que ça se rapproche le plus. Bien sûr, l'adolescent n'aurait pas eu une vie fameuse, telle qu'elle était partie, mais, quand même, ce ne sont pas des façons. Voici que Quentin Brissalet aussi est un œuf pour Wallance, une sacrée omelette est sur le feu. D'autant que, comme il a déjà été signalé, ce ne sont pas les notions d'injustice et d'impunité qu'il s'agit ici de battre en brèche, mais la seule protection du commissaire à assurer, et le policier ne retrouve la paix morale qu'en liant indissolublement les deux, hypothèse contestable, comme s'il était tellement à l'avant-garde des nouvelles notions de justice et de châtement qu'il se trouvait à cette heure le seul capable de les mettre en œuvre. Si c'est un meurtre, estime Wallance, c'est un simple meurtre défensif, un légitime assassinat. La morale mérite réflexion, elle ne consiste pas en une accumulation de lieux communs, ce n'est pas la chasse gardée des beaux penseurs de salon. À chacun d'être informé et créatif à bon escient. Conscience sans science n'est que ruine de l'âme.

Le commissaire descend bruyamment les quatre étages, feignant une précipitation qui n'a plus lieu d'être depuis qu'il a été rassuré par le parfait écrasement du corps au sol, aucun risque de survie. Il appelle immédiatement le samu – pourquoi ne pas se presser puisqu'il n'y a pas de danger ? –, puis réclame des policiers du quartier et convoque Lavraut – un témoin ne peut plus faire de mal, maintenant. Regroupement de badauds, événement de la vie de quartier, commencements de rumeurs. Georges Paront apparaît à sa fenêtre. Il ne peut pas voir le mort, mais il reconnaît Wallance. De rage, il ouvre sa fenêtre :

– Celui-là aussi, c'est moi qui l'ai tué, commissaire ?

– Je sais, lui crie le policier en retour. Vous ne croyez pas si bien dire.

Des badauds lancent des vieux fruits, des déchets divers vers la fenêtre de Georges Paront en criant « Assassin, vieil assassin », si bien que celui-ci la ferme.

Lavraut arrive, Wallance le met au courant du nécessaire. Tout ça est bien regrettable mais, pour les statistiques, un suicide n'est pas une bavure trop importante, ça relève de la volonté du suicidé plus que de celle de la police. Lavraut le sait, si bien qu'il ne se sent pas tenu de réconforter ostentatoirement le commissaire.

– Sale histoire, ça ne va pas arranger les affaires de Paront, dit Lavraut.

– Tu l'as dit. Il n'a pas eu besoin de sortir un rasoir pour le tuer, celui-là. Le petit ne supportait plus d'avoir son père mort et son assassin toujours vivant. J'ai joué le cynisme, je lui ai dit que, certes, je ne pouvais le nier, la peine de mort n'existait plus, mais que l'âge de Paront offrait des garanties quant à la précarité de sa survie à court terme. Malheureusement, le pauvre garçon n'en démordait pas, « Je ne veux plus vivre, je ne veux plus vivre », et maintenant c'est toute une famille qui est décapitée. J'essayais de le convaincre, je croyais qu'il n'aurait pas le cran de sauter, dix-sept ans, un mineur, mais il ne m'écoutait pas et il a eu le cran. Je me suis précipité sur lui pour le retenir, je suis arrivé un fragment de seconde trop tard. Il ne sera pas le dernier qu'un fragment de seconde tue. Pauvre môme.

Wallance improvise sans crainte, en vingt-sept ans il a vu les mobiles les plus loufoques acquérir une vraisemblance à peine exprimés. Déjà, il ne s'était rabattu sur le plombier et le peintre, pour accuser Paront, qu'après avoir appris que le vieillard n'avait aucune petite ou arrière-petite-fille qui venait le voir, sa première idée était que l'octogénaire n'avait pas supporté qu'Alain Brissalet, entre autres gourgandines, ait niqué sa progéniture. L'honneur, le sexe, ça lui plaisait.

– C'est fou, dit Lavraut. Quand les gens en tuent d'autres ou se tuent eux-mêmes, c'est toujours les mobiles les plus imprévisibles qui se révèlent les plus exacts. Bientôt, on assassinera le président de la République pour ne pas avoir à se taper ses vœux à la télé le 31 décembre. En pure perte puisqu'on nous fourguera toujours un remplaçant.

De même que Plutarque, et Montaigne après lui, estime qu'on ne peut juger la réussite d'une vie qu'après qu'elle est terminée, de même Wallance sent bien que l'affaire Brissalet-Paront, pour parfaite qu'en paraisse actuellement la résolution, ne sera définitivement réglée que lorsqu'elle aura été jugée, ou que viendra le temps de la prescription ou de sa propre retraite, ou de sa propre mort. Mais, si le commissaire ne cherchait que sa sécurité, il aurait pris moins d'initiatives. Le combat pour la justice, qu'il assimile à celui contre l'impunité, mérite à ses yeux qu'on sorte de son petit confort personnel. Wallance théorise au fur et à mesure chacun de ses actes. Il est le premier à admettre avoir été poussé plus par la nécessité que par l'éthique en se débarrassant de Quentin Brissalet. Mais on peut être fonctionnaire et avoir le goût du risque. Il a tué un parricide ? Du moins, le garçon ne manquera pas à son père. Quoi prouver contre lui ? Quand bien même quelqu'un l'aurait vu se précipiter sur l'adolescent et lui soulever les jambes, Wallance ne risquerait rien, il suffirait de tenir tête au témoin qui ne pourra jamais déterminer à coup sûr si le commissaire tentait un sauvetage ou un meurtre. Il y a quelque chose de neuf à se promener dans les locaux de la brigade criminelle avec un assassinat à son actif et recevoir de ses collègues des marques de respect. Il trouve ça original, jusqu'au moment où il se demande si ce n'est pas lui le benêt, s'il n'y a pas déjà des siècles que les autres agissent comme il vient à peine de commencer à le faire. Ça lui passe juste une seconde par la tête et son orgueil a heureusement raison de l'affreuse hallucination intellectuelle, il n'est pas raisonnable de supposer ses collègues à la hauteur d'une telle déontologie, l'argent, l'arrivisme, la tranquillité sont les seuls motifs qui pourraient selon lui pousser ces poules mouillées à d'éventuels crimes, crimes alors méprisables, de ceux qui mériteraient punition à tout prix. On dirait que Wallance se sent personnellement mal à l'aise que bassesse et assassinat soient si souvent mêlés.

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas Georges Paront qui lui met des bâtons dans les roues. Le vieillard s'est résolu à se payer un avocat bon marché qui n'arrive à rien qu'à lui faire plaider coupable quand vient, rapidement, le temps du procès. Malgré le caractère dramatique de celui-ci – deux hommes sont morts, quand

même, dont un adolescent –, la cérémonie juridique a un aspect comique, parce que Georges Paront a des accès de rébellion, et détruit sa propre défense en reniant soudain catégoriquement ce qu'il a avoué un instant plus tôt. « Je m'excuse pour ce que j'ai fait », dit-il ainsi, avant de continuer : « Mais je n'ai rien fait du tout. J'étais au troisième. » Wallance témoigne, avec une émotion froide gage d'objectivité, et enfonce l'accusé qui lâche « On m'a dit de ne rien dire, mais les magistrats et les policiers, ce ne sont rien que des connards et des pourris », ce qui lui vaut une condamnation pour outrage dans l'audience même et n'arrange pas son image aux yeux du jury. Il prend sept ans ferme, à la commission idoine de juger si son grand âge est compatible avec la détention. La réaction de Georges Paront est : « Je l'avais dit. Tous des connards et des pourris, et les avocats aussi. »

Partie II

Rien n'agace autant le commissaire Wallance, dans les polars ou les films et les séries, que le temps que ces « policiers du prime time », ainsi qu'il les appelle, consacrent à un assassinat. On dirait que Columbo, Derrick et Navarro ont des esclaves chargés de la bureaucratie (« comme si Columbo avait aussi une femme au bureau », ironise-t-il), et les assassins un pacte entre eux, attendant scrupuleusement qu'un crime soit entièrement résolu avant de passer au suivant. Un lecteur ou un spectateur crédule doit penser que les policiers n'ont rien de mieux à faire que passer leur vie à réfléchir. Ce n'est pas que les policiers regretteraient qu'il en soit ainsi : réfléchir chaque jour ensemble autour d'une petite anisette en tapant le carton, c'est tentant. Mais les rapports, le rendement, les statistiques. Et, surtout, les victimes qui tombent comme des mouches aux quatre coins de Paris, obligeant à des déplacements aux pires heures dans les lieux les plus sordides où personne de sensé ne mettrait les pieds s'il n'y était contraint, et la fatigue qui mêle les affaires entre elles si bien qu'il est déjà arrivé à Wallance, à la fin d'une journée harassante, de demander à un témoin son alibi pour une heure où avait été tuée une femme avec qui il n'avait rien à voir. Sans compter la vie personnelle, les soucis, l'humeur bonne ou mauvaise qui influent sur la façon dont on mène une enquête ou perçoit un suspect, alors que la famille des enquêteurs, à la télévision, intervient au mépris de toute déontologie et avec la complicité de tous les subordonnés du héros.

Même s'il ne s'en est pas rendu compte immédiatement, les premiers indices inventés contre Georges Paront n'auraient jamais été les mêmes si la fin de l'année 2002 n'avait marqué le paroxysme des ennuis créés à Wallance par son voisin du dessus, son voisin du dessous, le syndic de l'immeuble et l'incurie des plombiers. Quoique le commissaire fasse toujours preuve d'un étonnant sang-froid dans sa vie professionnelle, sa circulation semble se réchauffer quand il est confronté à des difficultés d'ordre privé. Un carnet entier est uniquement consacré à la plomberie de son immeuble, avec des notations aussi irréalisables pratiquement qu'indéfendables moralement, comme : « Qu'on guillotine tous les syndics. » (Au demeurant, à la lecture des carnets, les plombiers paraissent plus

coupables.) En résumant l'ensemble des descriptions et des griefs exposés dans ces pages, il semble qu'une colonne montante de l'immeuble fuie à la fois au troisième étage et au deuxième (où habite le commissaire), inondant l'étage du dessous. Wallance est ainsi le seul à être à la fois inondeur et inondé. Le voisin du troisième, de qui il reçoit l'eau indue, n'en a pour sa part aucun inconvénient, ce qui explique, à en croire le commissaire, que, peu concerné, il ait été absent à deux reprises quand le plombier s'est miraculeusement déplacé, empêchant l'artisan d'avoir accès au lieu du sinistre. Le syndic, pour sa part, prend ces retards avec une placidité que Wallance juge plus un signe de désinvolture qu'un trait de caractère. Le fait d'être policier simplifie parfois, lâcheté aidant, les rapports avec ses contemporains, mais le voisin du dessous profite au contraire d'être dans son bon droit pour l'assaillir de remarques et de lettres assassines.

De plus, discrétion ou pudeur, Wallance, qui vit seul, répugne depuis toujours à laisser qui que ce soit mettre les pieds chez lui. Quand vient EDF pour les relevés, il prend soin de fermer ses rideaux et de ne pas allumer la lumière avant d'ouvrir, si bien que l'homme éclaire juste avec sa torche l'endroit où Wallance lui désigne le compteur et s'en va sans rien voir d'autre, quitte à distiller une opinion plus ou moins aimable sur le mode de vie de l'occupant, ce dont le commissaire se fiche. Voici que le plombier a déjà profité de la vue et que le voisin du premier y aspire avec des arguments de plus en plus solides. En outre, cette maniaquerie empêche Wallance de confier ses clés à qui que ce soit, si bien qu'il est forcé d'être là quand le plombier prétend qu'il va venir, ce qui décuple sa rage que l'artisan ne vienne le plus souvent quand même pas, multipliant ses journées de travail manquées à rattraper le week-end. Tout ça le met dans un état tel que, sans se braquer sur l'aspect moral mais d'un simple point de vue de professionnel, le commissaire lui-même n'est pas trop fier de ses tout premiers crimes.

L'après-midi du lundi 23 décembre 2002, alors qu'Alain Brissalet a été assassiné six jours auparavant et que l'enquête n'a pas encore avancé d'un pouce, une bonne conjonction semble réunie pour que l'affaire de plomberie du commissaire Wallance se règle : le voisin du troisième lui a laissé ses clés, celui du premier est présent, le plombier Le Bouchet a juré qu'il serait là à seize heures avec tous les instruments qu'il faut pour en finir. Il arrive à dix-huit heures, ce qui est mieux que rien. Il commence par mettre le désordre chez Wallance puis va au-dessus, au-dessous, réapparaît pour d'éphémères manipulations sur la colonne montante puis ne s'occupe plus de lui. À vingt heures, il lui rend les clés du troisième « puisque c'est réparé là-haut » et lui enjoint malheureusement de ne plus utiliser l'eau jusqu'à nouvel ordre, d'ailleurs il l'a coupée, parce que la fuite de la colonne montante au troisième, qui n'existe plus comme celle du deuxième, a provoqué, en fait ça ou on ne sait quoi, des dommages sur les propres canalisations du commissaire, ce n'est pas sorcier à rafistoler mais il est vingt heures, son épouse l'attend, on verra ça demain ou dès que possible. Wallance entre dans une telle rage que Le Bouchet finit par appeler devant lui son apprenti et le convoque immédiatement après lui avoir expliqué la situation, aussi bien technique que psychologique. Il est vingt heures vingt-cinq, le plombier s'en va.

Quelque résolu que le commissaire soit en des circonstances autrement dramatiques (il n'a pas bronché, le 12 août 2001, devant le cadavre d'Eva Ploukhenkoff éviscérée quatre jours auparavant avec son fœtus et sur qui les mouches avaient déjà fait leurs nids, le coupable se révéla être un simple créancier maniaque), l'inquiétude naît aussitôt : peut-il avoir confiance en l'apprenti, non pas même tant en ses capacités qu'en sa venue ? Il ne se fait rien à manger pour ne pas être obligé de s'interrompre, il ne descend pas se chercher un sandwich pour ne pas risquer de le rater, il jeûnera jusqu'à ce qu'il ait récupéré son eau. Il pense au voisin du premier qui est venu aux nouvelles et chez qui il a déjà dû aller à plusieurs reprises ces dernières années pour voir la situation – un seau au milieu du salon pour récupérer la fuite venant de chez Wallance et qu'il faut vider le soir avant de se coucher et le matin en se réveillant –, le voisin attend qu'on lui

propose la pareille, une petite visite de curiosité au-dessus. Dieu, comme l'apprenti serait le bienvenu. Il arrive à vingt et une heures dix, ce qui est raisonnable. Il s'appelle Pierre Popossid, tout le monde l'appelle Pierrot, il a dix-huit ans, une bonne tête, moche et sympathique. Il n'empêche que, malgré le cordial accueil du commissaire, il se plaint dès qu'il entre.

– J'étais avec ma copine. Vous m'avez forcé à être précoce, on n'est pas des lapins, dit-il, souriant cependant.

Ce n'est pas le genre de conversation que Wallance à fleur de peau souhaite avoir avec son plombier, a fortiori un apprenti. Mais ce n'est pas grave, le jeune homme porte tellement d'espoirs du commissaire qu'il a une marge d'impunité. Et il se met au travail, ce qui provoque un bruit d'enfer que Wallance le soupçonne de faire exprès pour être obligé de s'interrompre dès vingt-deux heures, mais Pierrot a au contraire intelligemment regroupé la majeure partie du plus bruyant au début. Sa conversation téléphonique avec son patron l'a convaincu qu'il risque sa place, il fera de son mieux. Mais ses inquiétudes perpétuelles donnent la mesure de l'état de Wallance. C'est pure misogynie de penser qu'il n'y a que les femmes à avoir leurs nerfs.

– Il faut que j'ailler chercher des trucs dans la camionnette, je reviens tout de suite, dit Pierre Popossid à vingt-deux heures trente.

– Mais enfin, commence le commissaire tandis que le jeune homme sort sans l'écouter.

Le mot « truc » a un effet particulièrement aigre pour Wallance qui l'interprète comme une désinvolture ostentatoire, qu'il n'y a même pas à se fatiguer à chercher un motif pour s'éclipser.

L'absence de Pierre Popossid dure un quart d'heure.

– C'est presque fini, dit-il en revenant de joyeuse humeur avec rien dans la main mais en tâtant sa poche sans rien montrer comme si elle contenait le discret et précieux outil qu'il est descendu chercher longuement.

– Putain, ça me fait marrer, un appartement de keuf, dit-il aussi en regardant partout, juste ce que Wallance déteste. Vous n'avez pas de meuf, bien sûr, avec votre boulot, elles préfèrent se tailler.

Le jeune homme parle avec aussi peu de malveillance que de raffinement, il croit que c'est plus poli de ne pas rester muet. Wallance est à cran. Il imagine toujours que c'est pour se donner un genre que les gens n'emploient pas le vocabulaire du dictionnaire de l'Académie, ça lui semble manquer de naturel.

– Il faut bouger le lit, dit Pierre Popossid, le tuyau longe par là.

– Mais pas du tout.

– Je vous le dis, dit le jeune homme qui flanque ses mains dessus.

Le commissaire est forcé de l'aider, déplaçant le lit à la perpendiculaire pour que Pierrot puisse s'accroupir à son aise et dévoilant ainsi neuf pistolets suspendus côte à côte au mur par un clou.

– C'est bien les keufs, dit le jeune homme. Vous trouveriez ça chez un suspect, c'est la taule illico, mais chez vous tout est permis.

Wallance a deux raisons de cacher sa collection : d'une part, en effet, il n'est pas fier d'aimer la faire comme nombre de ses collègues qu'il méprise, et, d'autre part, elle est constituée d'armes récupérées dans le cours de sa vie professionnelle, lors d'actions sur le terrain, quand il se trouve en présence de pièces intéressantes, et il n'aurait normalement pas dû les garder chez soi. Chacun fait comme lui, un petit pistolet par-ci par-là, mais ça ne lui est pas une consolation d'être comparé à tout le monde.

– Je n'en reviens pas, dit Pierre Popossid en s'asseyant sur le lit et laissant une main traîner sur l'oreiller unique du petit lit, on se croirait vraiment à la télé. Vous vivez comme l'inspecteur Derrick ? Ça fout la pitié.

– C'est fini ? Je veux dire, la réparation.

– Bientôt, dit le jeune homme qui se relève en saisissant un pistolet en main et se retourne vers Wallance, faussement menaçant, tel un comédien bon marché.

Il aurait peut-être pris une gifle de Wallance pendant qu'il était en train de faire « Pan, pan » dans tous les sens avec la bouche, comme un gamin, s'il n'y avait pas eu plus urgent, à savoir si le commissaire n'avait pas remarqué un trou dans un tuyau, là où Pierrot s'est échiné une bonne demi-heure, et n'avait cru nécessaire de le lui faire immédiatement remarquer.

– Ah oui, j'ai oublié, dit le gamin. C'est rien. Il ne faut pas vous énerver pour des trucs comme ça.

Il n'est pas loin de minuit.

– En plus, si quelqu'un doit être pressé, c'est plutôt moi. Je n'ai pas l'impression que vous avez une copine impatiente, ajoute-t-il en appuyant un regard sur le lit à une place. Dans cinq minutes vous aurez votre eau courante, vous pourrez passer une nuit d'extase.

« À la prochaine, je le baffe », écrira avoir pensé Wallance malgré son respect de la grammaire classique.

– Ouvrez ce robinet, dit Pierrot en le montrant des yeux après quelques manipulations diverses. J'ai remis l'eau, ça devrait marcher.

Le commissaire tourne le robinet puis le referme immédiatement, le point de soudure ayant cédé dans la seconde et l'eau commencé à se répandre.

– Eh bien, c'était mal fait, dit l'apprenti qui s'y remet.

Cinq minutes pour tout reconsolider et il prétend que c'est fini.

– Juste, attendez cinq minutes que ça soit sec pour rouvrir le robinet.

– « Attendez que je sois parti », vous voulez dire. Mais pas du tout. Vous allez rester jusqu'à ce que ça marche.

– On se calme, dit Pierre Popossid. Vous attendez cinq minutes et vous rouvrez le robinet. Vous feriez mieux de faire comme je vous dis parce que M. Le Bouchet ferme ce soir et on ne reprend que le 6 janvier, ça vous fera longtemps à

fuir. Et ne me regardez pas sur ce ton, vous n'êtes pas dans l'exercice de vos fonctions. Vous n'allez pas prendre tous vos pistolets pour me tuer de neuf balles. Chez le plombier, vous n'êtes qu'un client. Vous n'avez pas tous les droits.

Cette dernière tirade est comme un signal pour Wallance. Peut-être qu'il n'a pas tous les droits mais ce n'est pas à ce blanc-bec incompetent de les lui limiter. L'apprenti va sortir innocent après avoir tout massacré ? Pas question. Le commissaire hors de lui va dans son coin cuisine chercher son meilleur couteau et en menace Pierrot ébahi.

– Vous allez rester jusqu'à ce que ça marche.

– Oui, dit Pierre Popossid terrorisé.

C'est son dernier mot car même cette réponse affirmative ne peut plus freiner le bras de Wallance qui lui tranche la gorge, et le corps n'est pas encore écroulé sur son plancher qu'il voit déjà l'idiotie de son acte. Son premier mouvement, après qu'il reste immobile et atterré, est de remettre l'eau pour constater si ça fonctionne enfin, avec tout ça les cinq minutes ont passé – ça fonctionne. « C'est doublement tant mieux », écrira-t-il dans ses carnets pour rendre compte de cet instant. « Au moins, je n'ai pas de mobile. »

Comme bien on pense, le commissaire a souvent été soumis à des situations exaspérantes au long de son existence professionnelle, et jamais il n'a réagi avec cette violence et cette bêtise. Il est le premier à s'en rendre compte. Il éponge le sang, flanque une bassine sous le cou de Pierre Popossid qui dégouline encore. Il imagine bien que c'est une psychologie nouvelle, sa capacité de raisonnement qui l'ont mené jusque-là, mais il n'évoque aucune mission ou rien qui y ressemble. Il prend encore pour « une pure connerie » ce qui est une étape de son apprentissage. Et, pourtant, il soupçonne que c'est bien ce dont il s'agit, puisque, deux jours plus tard, il note énigmatiquement dans un carnet la fameuse réponse censée l'innocenter d'Hippolyte à Thésée : « Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés. » Paradoxalement, il semble qu'il faille interpréter cette citation comme le signe que, rapidement, Wallance a cru progresser ainsi dans la voie de la vertu. Voltairien à bien des égards, le commissaire estimera cependant que mieux vaut cent innocents en prison que, sinon un coupable en liberté, du moins un crime impuni, marchandage qui aura tout pour lui convenir puisque, après tout, c'est la justice qui nomme le coupable, parfois indépendamment de sa responsabilité effective dans l'acte proscrit. L'erreur et la justice sont humaines, même si c'est le privilège des jurys de transformer une méprise en vérité éternelle avec sanction afférente.

Pour le moment, Wallance est inquiet. Le voici avec un cadavre sur les bras, en plein dans son appartement, et la camionnette de la plomberie en face de son immeuble où il ne serait pas raisonnable qu'on la retrouve au matin. Il commence par en chercher les clés dans la poche du mort : le plus simple serait de descendre le cadavre dans la camionnette, d'emmener le véhicule au diable et l'y abandonner avec le corps dedans, puis revenir chez lui aussi discrètement qu'il en serait sorti. Ce n'est pas un plan extraordinaire mais c'est un plan. Il est clair qu'il ne faut pas commencer à faire la fine bouche au milieu de la nuit, même si l'assassinat a au moins eu cet effet bénéfique de lui faire recouvrer son calme, lequel est fort utile en la circonstance. Il fouille les poches de Pierre Popossid sans mettre la main sur les clés. Il est pressé, il enlève les chaussures de l'apprenti et lui

ôte son débardeur de travail pour le suspendre à l'envers au-dessus de son lit et que tout ce qui est à l'intérieur en tombe sans bruit : se déversent sur ses draps pléthore de pièces de petite monnaie et de boulons et trucs divers, mais aucune clé. Ça commence bien. Avant de descendre voir si Pierrot, dans son incompétence tous azimuts, a laissé les clés sur la camionnette, il a soudain une idée en voyant le cadavre en slip. Un crime sexuel. Ce petit morveux n'est vraiment pas son genre, voilà une particularité qui l'éloignerait sacrément de l'affaire.

L'idée de pratiquer lui-même un tel viol ne l'effleure pas plus d'un dixième de seconde : il est assez lucide pour s'en savoir incapable, de telles ignominies le dégoûtent. Il a bien divers instruments de plomberie qui s'offrent à lui, mais le commissaire, ce qui en dit long sur son peu de pratique, pour le coup tout à son honneur, jette son dévolu sur sa meilleure casserole. Il ôte son slip au mort et tente d'introduire dans l'anus ainsi découvert le manche de son ustensile. Ce n'est pas si facile, d'autant que l'ensemble a un côté assez répugnant, le mort nu, l'assassin forçant avec sa casserole, toute une atmosphère de perversion qui déplaît prodigieusement à Wallance, ça lui apprendra à ne pas savoir maîtriser ses nerfs (on ne l'y reprendra plus). L'idée lui vient aussi, soudaine et un soupçon trop tardive, que si, au laboratoire, ils sont capables d'analyser ce que le garçon a eu dans le cul, ça va faire bizarre, un viol à la casserole dans sa camionnette. Eh bien, ce sera bizarre, c'est toujours bizarre, un meurtre. En vérité, à lire ses carnets, on a le sentiment que Wallance a été si déconcerté par l'absence des clés du véhicule qu'il a d'abord voulu fixer son esprit sur un autre problème pour ne pas reperdre d'emblée tous ses moyens. Parce que, s'il s'avère que Pierrot Popossid n'a pas quitté l'immeuble, le commissaire sera en mauvaise posture malgré toutes ses casseroles et ses relations.

Une fois le viol terminé et le manche de la casserole nettoyé (il a failli oublier), il descend pour un tour de reconnaissance à la camionnette, seulement chargé de la mallette de travail du plombier. Le cadavre lui-même, il le transportera au deuxième voyage. La rue est déserte, la camionnette devant sa porte, impeccable. On l'a dit, il a l'espoir que cet imbécile d'assassiné ait laissé les portes ouvertes et les clés sur le démarreur. Il tâche d'ouvrir. Impossible, c'est bien fermé à clé. Il fouille de sa torche l'intérieur du véhicule et, là, il remarque enfin une jeune fille endormie à l'avant, sur le siège du passager. C'est un coup de théâtre qui aurait pu désarçonner des assassins plus aguerris que le commissaire l'est alors, mais c'est tout à l'honneur de ses nerfs, dont les faiblesses l'ont mené quelques minutes plus tôt au triste crime qu'on se rappelle, de recevoir ce choc comme un électrochoc, un coup de fouet. Au lieu de paniquer, il se résout à considérer cette présence comme une chance. Le cadavre de Pierre Popossid se révèle contagieux. Bien sûr, il va falloir se débarrasser aussi de la jeune fille, mais, une fois que ce sera fait, l'ensemble, pour son bénéfice, ressemblera plus à un carnage de pervers qu'à un

scandale de plomberie. Il n'a pas encore les détails en tête mais il voit bien l'atmosphère générale, il est sûr de son interprétation. L'urgence est : est-il plus sage de tuer la jeune fille dans la camionnette, en pleine rue, ou de faire ça plus intimement chez soi ? La réponse tient dans la question.

Il s'apprête à remonter chez lui camoufler le corps un minimum afin de disposer de quelques secondes de calme avant le deuxième assassinat, mais la lumière de la torche, le faible bruit produit par Wallance en marchant, le fait qu'elle était aux aguets dans l'attente du retour de Pierre Popossid, la jeune fille se réveille et, dans la confusion de ces premiers instants de conscience et comme le commissaire a déjà éteint sa torche, dit :

– Pierrot ?

– Non, c'est moi. Pierrot met la dernière main, il m'a demandé de lui descendre ça pour gagner du temps, dit Wallance en montrant l'attirail de plomberie qui le gêne.

– Je m'appelle Sammantha, avec deux m, dit la jeune fille en ouvrant la porte. C'est vous l'inspecteur de police ?

– Commissaire, dit-il sèchement, un chef de rayon aussi est humilié qu'on l'imagine juste un sous-chef, un boucher de plein droit qu'on le prenne pour un garçon boucher.

– On n'a pas voulu se quitter, dit fièrement Sammantha. Déjà qu'il a dû se dépêcher quand M. Le Bouchet a téléphoné, il m'avait prévenu qu'il ferait une pause tandis qu'il serait chez vous, qu'il y a toujours une pièce à aller chercher et que je ne serais pas seule toute la nuit.

Wallance comprend quel était « le truc » que Pierre Popossid est allé chercher un quart d'heure durant, déshabillage et rhabillage compris, lui qui se prétendait l'antonyme d'un lapin. Pas au point de justifier rétroactivement son acte à ses propres yeux, mais ça l'agace. Il s'en veut d'ailleurs de sa réaction, notant qu'il aurait préféré que l'apprenti s'absente pour aller négocier à la perception une amende fiscale d'un million de dollars plutôt que pour une joyeuse copulation, manque de solidarité manifeste de l'espèce humaine. D'un autre côté, la touche sexuelle qu'il a choisi de donner au premier meurtre se trouve confortée par ces nouveaux faits.

Ils décident de remonter ensemble, Sammantha est impatiente de revoir Pierrot, c'était sinistre et frusquet seule dans la nuit et la camionnette, et intimidée d'accompagner chez lui le commissaire qui se conduit comme s'il était quelqu'un d'important.

– Une seconde, dit-il en entrant dans l'appartement en la laissant à la porte sans allumer.

Il va sur son lit, prend deux pistolets (on n'est jamais sûr que ces engins marchent du premier coup) et demande à la jeune fille d'entrer en fermant la porte derrière elle. Ce qu'elle fait. À peine la porte close, il l'abat silencieusement

à travers son oreiller, un coup suffit à cet excellent tireur qui n'a pas été trahi par son arme. Une balle bien placée dans la tête, c'est là où on saigne le moins, et Wallance sait depuis l'école de police comme la propreté est l'amie de l'assassin. Les armes ne sont pas répertoriées comme lui appartenant, impossible pour les meilleurs experts balistiques de remonter jusqu'à lui. Samantha est morte, l'affaire n'a pas traîné. Maintenant, c'est lui qui a les clés de la camionnette.

Il déshabille entièrement la jeune fille, loin de lui plaire ça le met de nouveau à deux doigts de vomir, et va rechercher sa casserole en s'en voulant de l'avoir prématurément nettoyée. Par-devant, par-dérrière, ça viole à tout va. Pour le coup, avec le sperme de Pierrot qui y était déjà, le spectacle est spécialement peu ragoûtant. Cette fois-ci, il vomit. Et quand il doit nettoyer avec la serpillière déjà pleine de sang, il s'en faut de peu que ça tourne au cercle vicieux.

L'un après l'autre, il descend les deux corps nus dans un gros sac et les enfourne dans la camionnette. C'est pesant à plus d'un titre, mais il ne croise personne, ne fait pas trop de bruit, mention très bien pour cette étape. Il met à ses pieds des chaussures qu'il s'est achetées en Italie en 1999, ça chausse petit là-bas, il n'a jamais réussi à les porter sans avoir mal. Elles sont idéales s'il doit laisser des empreintes. Il enfle sur son pardessus, au mépris de toutes les règles vestimentaires, un vieil imperméable dont il fera le sacrifice ensuite. Il s'installe au volant de la camionnette, d'abord se débarrasser du véhicule et des deux cadavres, l'impeccable ménage chez lui sera pour plus tard. Il fait de la route. Il a choisi sa destination, la forêt de Fontainebleau. Plusieurs motifs à cela : il risque moins là-bas de tomber sur quelqu'un qu'il a déjà croisé dans sa vie professionnelle que s'il se dirigeait vers le métro Stalingrad ou le 93 ; plusieurs horribles exemples récents ont montré que des cadavres pouvaient attendre des semaines avant d'être découverts en pleine forêt, surtout l'hiver où les promeneurs sont moins intrépides ; et l'enquête a toutes les chances d'être confiée au commissaire Deculardelle, un parfait crétin de trente-cinq ans qui ne pense que médias, avancement, carrière. Tout se passe bien, si tant est qu'une nuit sans compagnie, sans sommeil et sans lit puisse être bonne, il rentre à Paris en train aux aurores, épuisé, mais on n'a rien sans rien. Telle est la grande leçon qu'il tire de ces premiers assassinats : un moment d'ennui maximal peut valoir des mois sinon toute une vie de tranquillité, car le commissaire a gagné l'assurance qu'il ne sera plus jamais démuni, n'importe qui ne pourra pas le déranger impunément.

W

allance n'a jamais revendiqué ces deux meurtres comme les premiers de la série. Ils se révèlent plutôt un coup d'essai même s'ils n'ont pas été conçus comme tels. À quel point, d'ailleurs, ont-ils été conçus ? Ça fait réfléchir le commissaire, il prend le temps qu'il faut, sur la notion de préméditation. Elle relèverait plus de la volonté que d'un plan établi à l'avance. Elle peut ne remonter qu'à une seconde avant le crime. Ainsi, il n'y avait nulle préméditation pour en finir avec Pierre Popossid, ce fut un mauvais réflexe. Quant à Sammantha, il ne lui voulait rien de mal avant d'apprendre son existence, Et la tuer fut bien un acte volontaire, décidé, mais qui ne consistait qu'à terminer ce qu'il était en train de faire, il aurait été illogique de s'échiner à maquiller le meurtre de Pierrot pour se dénoncer ensuite face à son amante. Encore une fois, le caractère consciencieux de Wallance qui le pousse à mener tout travail à bien joue contre lui aux yeux de la société. La vraie différence entre les deux meurtres est que, s'il n'avait aucun motif pour tuer l'apprenti, ça lui en a donné un pour assassiner sa copine.

Moralement, ce double crime ne le laisse pas insensible. Il voit d'autant mieux l'aspect critiquable de sa conduite que lui-même, somme toute, a trouvé Pierrot et Sammantha plutôt sympathiques. Déplorable casting. Georges Paront, à sa manière, sera le premier à corriger cet inconvénient. Le commissaire, quand il estimera que ses actes ne sont que la plus épurée des quêtes de justice, répondra dans ses carnets à l'objection théorique qu'on pourrait lui opposer, que sa prétendue recherche d'absolu repose sur le pire arbitraire, la justice, en toute justice, n'ayant pas à traiter différemment les sympathiques et les antipathiques. Mais ce qu'il appelle sa trouvaille, son illumination, est précisément de pondérer toute théorie de pratique. Les historiens n'ont-ils pas montré que les circonstances atténuantes ont été inventées pour condamner quand même les criminels qui avaient une bonne tête et que les jurés auraient systématiquement acquittés si ne s'offrait la solution d'une peine moins lourde ? On s'en accommode très bien.

Les meurtres de Pierrot et Sammantha sont pour lui comme un déclic. L'idée de l'absence de mobile le ravit, elle écarte toute suspicion, même s'il admet que,

dans ce cas particulier, il en avait quand même un petit, tout le monde aurait été énervé par la conduite et la conversation sans queue ni tête de l'apprenti. Car s'il lutte contre l'impunité, c'est en posant que celle-ci lui est due, contradiction dont il se tire en prétendant que, à part en période révolutionnaire, on ne guillotine pas les bourreaux. Au demeurant, il se sentira plus proche de Zorro que de Fouquier-Tinville, et c'est pourquoi ces deux premiers assassinats lui restent d'abord en travers de la gorge. Mais ce qui est fait est fait et le mieux est de ne s'attacher qu'aux avantages de la situation, c'est-à-dire le nouvel angle, plus original et personnel, sous lequel il voit désormais la morale. La transformation se fait jour après jour et, quand il déclenche l'affaire Paront au cœur de l'affaire Brissalet, quand il s'acharne sur un sale pauvre type, il est tout réjoui parce qu'il lui semble que, cette fois-ci, question déontologie, c'est la victoire, enfin, de l'esprit sur la lettre. Naturellement, il garde un peu d'inquiétude de ce qui pourra lui arriver, les autres humains considèrent répréhensibles les actes qu'il a faits et même ceux, selon lui plus mesurés, qu'il s'apprête à faire, mais son expérience de la police et sa lecture de *Sanctuaire*, de William Faulkner, lui donnent l'assurance qu'il ne tient qu'à soi de bien se sortir d'une affaire où on est partie prenante, c'est quand on est complètement innocent, entièrement étranger au meurtre, qu'on maîtrise le moins les tenants et les aboutissants de l'enquête et qu'on risque le plus gros. Son accord sur ce point ne l'empêche par ailleurs pas de trouver parfois le style de l'écrivain américain trop ampoulé. Si des génies comme Dante et Faulkner n'échappent pas à ses reproches, on imagine ceux que s'attirent quotidiennement témoins, suspects, collègues et victimes.

Vanité de la police, vanité des vanités. Le commissaire est à son poste le mardi 24 décembre, il reste au bureau toute la journée et pas le moindre coup de fil en provenance de Fontainebleau. On n'a pas encore retrouvé les corps, c'était prévisible. Mais Wallance s'attend à ce que M. Le Bouchet, sans nouvelles de sa camionnette ni de son apprenti, se manifeste. Soit le plombier n'ose pas déranger un policier acariâtre, soit, puisque c'est vacances à la plomberie, il se fiche que Pierrot conserve le véhicule. Il faut attendre le mercredi 15 janvier 2003 pour que Deculardelle lui téléphone, c'est bien lui qui a été chargé de l'enquête. On a repéré en forêt de Fontainebleau une camionnette de plomberie avec deux cadavres, identifiés comme ceux de Pierre Popossid, dix-huit ans, apprenti à la plomberie Le Bouchet, et Sammantha Martin, dix-neuf ans, caissière à Franprix.

– Tiens donc, dit Wallance qui a eu mille fois le temps de se débarrasser de tout ce qui était compromettant (y compris le pistolet, il a dû en chaparder un autre pour qu'un clou vide ou un trou dans le mur ne fasse pas bizarre si jamais).

– Si je vous dérange pour ça, Liberty, c'est que le dernier travail que le gamin a fait avant ses vacances était chez vous.

Fixer la date exacte du crime est maintenant impossible, ça remonte à plus de deux semaines.

– Je me souviens très bien, dit Wallance. Il est resté jusqu'à des minuit le 23 décembre, un bon gars, travailleur, tout était nickel quand il est parti.

– Il a été violé et tué avec sa copine, violée elle aussi, on a retrouvé leurs corps nus dans la camionnette. Ça ne m'étonnerait pas qu'il y ait un réseau pornographique dans la région, ces réveillons de villes bourgeoises.

– Tu penses à des snuff movies ? demande Liberty qui sait à quel point Deculardelle est influençable.

– Exactement. On aurait très bien pu leur proposer de l'argent pour faire l'amour devant une caméra, puis les tuer en direct sans les avoir prévenus que ça irait jusque-là. Là où ils étaient stationnés dans la forêt ils pouvaient hurler toute la nuit sans alerter personne, surtout si ça se passait à trois heures du matin.

– Les salauds, conclut Wallance. Tiens-moi au courant.

Il raccroche en se disant que si les crimes s'étaient produits comme Deculardelle les décrit, les coupables mériteraient le plus lourd châtiment, il serait le premier à aider à leur capture. Ce mou sentiment le rassure un instant, ça fait du bien aussi d'être dans le consensus, parfois. Mais, vu ce qu'il sait de l'affaire, la police n'a-t-elle pas mieux à faire, avec l'insécurité ambiante et toutes ses dramatiques conséquences sociales, que traquer ce coupable que, de toute façon, elle ne piégera pas ?

– Dommage qu'on ne nous ait pas plutôt confié l'affaire, dit Lavraut quand il la lui raconte, parce qu'elle me semble au-dessus des capacités de Deculardelle.

– Tant pis, fait le commissaire d'un geste de la main par-dessus l'épaule.

Ils retournent à l'affaire Mazeric sur laquelle ils travaillaient avant d'être interrompus par le coup de fil de Deculardelle. Le mari a été empoisonné à l'arsenic et les éléments à charge pleuvent contre la veuve, Aurore Mazeric née Crébillon, cinquante-quatre ans, dont il s'avère maintenant qu'elle s'est procuré de l'arsenic quinze jours avant le meurtre. D'un côté, ça fait plaisir à Wallance et Lavraut, les statistiques, mais, de l'autre, ça les peine, car la victime avait l'air d'une fichue ordure et la femme les a touchés. Il semble que le mari la rackettait, c'est-à-dire la contraignait à lui verser son salaire, faute de quoi il la battait, et que, d'ailleurs, il la battait même après qu'elle le lui avait versé, n'ayant plus de raisons de se priver.

– Ce mec, il a vraiment eu ce qu'il méritait, dit Lavraut.

Ça crée un petit malaise chez Wallance qui, somme toute, a fait un peu pareil avec Pierre Popossid, lui enjoignant de rester chez lui pour les vérifications et le tuant alors que le garçon avait accepté.

– En attendant, réinterrogeons Aurore Mazeric, dit le commissaire. Elle a toujours le droit de ne pas avouer.

– Tâche de la convoquer le plus vite possible, s'il te plaît, dit-il à Lavraut en filant parce que le commissaire divisionnaire Gou vient de le convoquer.

– Je vous ai fait venir juste pour un petit point, Liberty, lui dit son supérieur, qui n'emploie ce surnom que lorsqu'il veut donner un tour amical à la conversation, quand Wallance entre dans son bureau.

Ils parlent de tous les crimes en cours jusqu'à ce que Gou en vienne au fait.

– C'est curieux, ce petit plombier. Si ça se trouve, vous êtes le dernier à l'avoir vu vivant.

– À part l'assassin, dit Wallance. Et sa copine, et tous les spectateurs, à en croire Deculardelle.

– Bien sûr, je ne vous accusais pas, dit le chef en riant. Et vous n'avez rien remarqué ? Deculardelle pense à cette histoire de partouze ou de snuff movie, un Noël bien arrosé, mais je n'ai aucune confiance en lui. Il ne cherche qu'à se faire mousser. Vous en pensez quoi, vous, ça vous paraît vraisemblable ?

– S'ils ont été violés comme le commissaire Deculardelle me l'a annoncé, ça

aurait tendance à mes yeux à accréditer une piste sexuelle.

– Je veux dire : était-ce selon vous le genre de garçon à accepter des tournages pornos ou de l'argent pour des parties exhibitionnistes ?

– Il avait l'air fier de lui, dit Wallance, laissant son supérieur face à deux interprétations contradictoires.

– Eh oui, était-il vraiment un apprenti ? dit Gou.

– L'homme est un apprenti, la douleur est son maître, dit Liberty en sortant sur cet alexandrin.

Il traîne dans le couloir parce qu'un collègue lui demande des détails sur le meurtre Boulkacem, en 1988, Wallance est réputé pour avoir une parfaite mémoire des affaires qu'il a eu à traiter. Ce contretemps blesse le commissaire car il n'a jamais pu résoudre le crime, le suspect, un collègue de la victime, ayant montré au dernier moment une attestation de l'hôpital qui valait alibi et dont il n'avait pas fait mention jusqu'alors, comme s'il ne s'agissait que d'humilier Wallance, lequel notera dans un carnet trois mois après cette rencontre inopinée dans un couloir, près de quinze ans après les faits, signe que sa conscience professionnelle ne finit jamais de le tarauder : « Aujourd'hui, je trouverais bien le moyen de changer l'heure du crime, et au diable l'alibi. Rirait bien qui rirait le dernier. »

Quand il revient dans son bureau, Aurore Mazeric née Crébillon, cinquante-quatre ans, y est déjà, et Lavrout lui offre un petit café. C'est une femme un peu ratatinée mais qui a toujours de l'allure. Jusqu'à présent, il l'a laissée en liberté malgré les indices et, quand Lavrout lui a téléphoné, elle a dit qu'elle pouvait venir immédiatement. Depuis le début de l'enquête, elle a eu l'occasion de sentir que ces deux policiers l'aiment bien.

Wallance, fidèle à son élégante politique de ne pas se décharger sur un subordonné des aspects les plus rudes du métier, lui dit la situation. Avec le plus de tact possible mais les faits sont grossiers, il lui récapitule tout jusqu'à cette nouvelle découverte, que l'arsenic assassin est passé entre ses mains.

Silence de la quinquagénaire.

Puis, alors que le commissaire et Lavrout espèrent et redoutent à la fois (les statistiques, la pitié humaine) que la femme s'écroule, elle relève au contraire la tête et, de sa chaise, fixe tour à tour au-dessus d'elle Wallance et son adjoint, celui-ci debout, celui-là assis sur son bureau, et leur lance, comme une procureure :

– Et c'est pour en arriver là que vous avez feint d'être délicats avec moi ? La politesse, la gentillesse, pour vous ce sont de simples tactiques. Mais vous ne respectez rien dans l'être humain ?

Et elle crache par terre, conclusion a priori fort maladroite.

– Je ne suis pas poli, connasse ? Je vais t'apprendre à me mépriser, dit Lavrout, d'habitude fort calme, qui l'aurait giflée si le commissaire, avec cette mansuétude

soudaine que tous ses collègues apprécient en lui, ne lui avait retenu le bras.

C'est vrai que Wallance, comme son adjoint, est énervé par l'injustice de la situation – c'était à Aurore Mazeric de s'y prendre moins bêtement si elle voulait assassiner impunément, la police ne peut pas non plus tout faire pour les autres –, mais le cas Pierre Popossid l'a échaudé quant aux réactions immédiates et brutales.

– On va vous déférer, dit Lavraut à la femme qui est emmenée et son adjoint reste seul un moment avec le commissaire.

– Excusez-moi et merci. Mais on a l'impression que les gens nous prennent pour les rois du monde, dit-il à Wallance. Ils ne savent rien du monde ?

– Tu as raison. Je vais leur apprendre.

Nouveau coup de fil de Deculardelle.

– Excusez-moi encore, Liberty. Voilà. Il semble d'après les toutes premières analyses que votre apprenti et sa caissière ont fait l'amour juste avant leur mort, et plutôt deux fois qu'une. D'autre part, tous les instruments de plomberie découverts dans la camionnette paraissent mystérieusement devoir être exonérés de toute tentative de viol. Des pénétrations successives et brutales ont pourtant été perpétrées avec une aide extérieure, des instruments pas forcément contondants mais d'une nature différente à celle de tout organe masculin. Je voulais juste vous demander si vous avez une idée de ce que ça pourrait être, même si j'ai naturellement mon idée moi-même, et surtout, vous qui les connaissez, si vos voisins chez qui le gamin avait aussi travaillé vous paraissent du type à être impliqués dans ce genre de saloperies.

– Pour mes voisins, je ne crois certes pas mais qui aurait pensé pour Landru ? dit Wallance en employant une expression appelant à la prudence et très en vogue dans les cours des écoles de police, il a beau être exaspéré par le locataire du troisième, ce n'est pas son intérêt que l'enquête s'installe dans son immeuble quand bien même Deculardelle n'est guère redoutable. Sinon, pour les viols, pourquoi aurait-il fallu absolument employer l'attirail d'un plombier ? C'est fait pour ça ?

– Liberty, ne vous moquez pas, s'il vous plaît, c'est déjà assez difficile. Ils avaient tous ces trucs sous la main, pourquoi avoir employé des objets spéciaux qui, si on les retrouve, peuvent nous faire remonter vers les assassins ?

– Ils étaient plusieurs ?

– Il a fallu en même temps soumettre les deux jeunes gens, les forcer à baisser plusieurs reprises, les violer avec je ne sais quoi, les tuer, les filmer. Je serais surpris qu'un type tout seul ait eu assez de bras. Réfléchissez.

Wallance sort de son bureau après avoir raccroché, il n'a pas fait trois pas dans la pièce attenante où sont regroupés une dizaine de ses hommes qu'un type qu'on interroge lui jette un verre d'eau sur le visage et son pull en disant « Salaud ».

Un des deux policiers qui auraient dû mieux veiller à lui gifler le suspect en

disant « Pardon » au commissaire.

– Bien fait. Tu as de la chance que ça n'ait pas été un café, je t'aurais tiré moi-même les oreilles et les frais de blanchisserie auraient été à ta charge, dit Wallance au type immédiatement menotté et il sort s'essuyer aux toilettes content de lui, estimant avoir une fois de plus fait publiquement preuve d'humour et de maîtrise.

En retournant sec à son bureau, il croise dans le couloir Aurore Mazeric inutilement menottée avec deux policiers qui l'encadrent. Lavraut est là aussi.

– Vous n'avez pas honte ? dit la femme au commissaire. Il n'y a que si j'avais été battue à mort que vous auriez eu pitié de moi ?

– C'est vous qui devriez avoir honte, dit l'adjoint, conventionnel à souhait mais surpris par l'absence de repartie de Wallance.

– Vous n'avez pas honte, dit maintenant calmement Aurore Mazeric, fixant le commissaire muet en ignorant Lavraut, comme stupéfiée par l'étendue des ressources de la conscience policière.

Quand Wallance réintègre son bureau, il a un appel du service comptabilité concernant une note de frais non justifiée de dix-huit euros. Il passe plus d'un quart d'heure au téléphone avec un jeune crétin qui n'en démord pas (« Monsieur le commissaire, vous avez tout mon respect, mais ma tâche est de ne prendre en compte ni le grade, ni l'ancienneté dans la maison, ni la bonne foi, si le règlement doit en souffrir ») avant de devoir renoncer au remboursement alors qu'il était pleinement dans son droit.

M. Le Bouchet, le patron de Pierrot Popossid, lui téléphone pour savoir comment récupérer sa camionnette et si le commissaire peut faire une attestation pour les assurances, le véhicule doit être dans un état, que l'apprenti en avait bien un usage professionnel dans la nuit du 23 au 24 décembre.

– Et si vous pouviez convaincre votre collègue de situer le meurtre à ce moment-là, je crois que ce serait le mieux pour moi dans ces circonstances, demande le plombier comme un service.

Étant donné l'image que ses concitoyens en ont, Wallance est persuadé que tout le monde verrait comme une avancée que la police utilise pour la bonne cause les petits écarts qu'il est implicitement convenu de lui tolérer. C'est le surlendemain que Georges Paront vient dans le bureau du commissaire pour s'y entendre officiellement accusé de l'assassinat d'Alain Brissalet dont il est aussi innocent qu'un tel vieillard peut être.

Le vendredi 7 mars 2003, sous le prétexte d'avoir on ne sait quoi à faire à Paris alors que c'est le pire jour pour rentrer ensuite à Fontainebleau en voiture, Deculardelle en profite pour venir à son bureau discuter avec Wallance. Le commissaire avait un peu été nommé le parrain de son benjamin, comme il est d'usage d'en désigner, quand celui-ci a commencé sa carrière. Le garçon lui a vite semblé stupide mais, familier de la maison, il ne l'a pas méprisé pour autant, arguant que personne n'avait jamais prétendu que la Police nationale avait le même recrutement que l'Institut de France où, paraît-il d'ailleurs, il y a aussi de fameux cons. Ce qui déplaît le plus au commissaire quand il forme Deculardelle, c'est la volonté du jeune homme de gravir les échelons le plus vite possible et son avidité à faire parler de lui, croyant que c'est la bonne manière. Lavraut, depuis que Deculardelle est commissaire, diffuse dans les couloirs cette réplique de son supérieur contemporaine de la précédente promotion où l'arrogant n'avait rien obtenu et s'en plaignait : « Deculardelle souhaite que justice lui soit rendue ? Il ferait mieux de se féliciter du contraire, s'il veut faire carrière. » Il ajoute parfois que Wallance avait pondéré : « Il faudrait réformer la police de fond en comble si soudain, changement de programme, on n'avait plus droit au moindre imbécile dans la maison. » Quelles que soient les limites intellectuelles que lui prête Wallance, Deculardelle ne peut pas ne pas se rendre compte qu'il ne bénéficie pas de l'entier respect de son ancien parrain. Mais les deux hommes s'aiment bien quand même, et le benjamin a, sinon l'intelligence, du moins l'expérience de reconnaître que les conseils de Wallance sont souvent précieux. Celui-ci ne les lui ménage pas, par honnêteté et parce qu'on n'a jamais vu nulle part que le succès serait proportionnel au quotient intellectuel, et de fait souvent ils ne sont pas perdus. Deculardelle n'est ni le plus bête ni le plus nul des policiers. Dans le cas précis de Pierre Popossid et Sammantha Martin, en outre, Wallance n'a pas le sentiment de gâcher son temps en se tenant au courant de l'enquête.

Deculardelle appelle souvent le commissaire par son surnom, comme pour rééquilibrer la relation en manifestant, sous couvert d'amitié, des signes de respect moindres. Wallance laisse faire systématiquement, soit qu'il n'écoute pas, soit

qu'il s'en fiche, ce qui est un peu la même chose. Mais jamais le plus jeune des deux commissaires ne se risque à retourner au plus âgé son tutoiement.

Ils sont seuls dans le bureau, à part que Lavraut fait des allées et venues.

– Liberty, c'est une affaire à la fois très simple et très compliquée.

– Comme toujours, dit Wallance, pensant tout haut. L'affaire la plus compliquée devient miraculeusement très simple dès qu'on tient un coupable.

– Exactement, dit l'autre qui, très équilibré par ailleurs, a la croyance paranoïaque que l'ironie a été inventée juste pour le ridiculiser, tant ce n'est pas son terrain d'activité préféré, et n'a rien trouvé de mieux que feindre l'humilité ou une incompréhension exagérée pour la désamorcer. L'aspect sexuel des crimes ne fait pas l'ombre d'un doute. On a trouvé du sperme du garçon dans le vagin de sa fille, provenant de plus sans doute de deux orgasmes différents. Leur anus à tous deux et le vagin ont été massacrés avec on ne sait quoi, mais la même chose les deux fois et qui ne fait pas partie de la boîte à outils de l'apprenti. Aucune trace d'aucun autre sperme, ce qui ne veut pas dire que les types n'ont pas utilisé des préservatifs. Ils pensent que non, à l'autopsie, mais les salauds ont pu se toucher en se servant des capotes comme de kleenex, pour être plus sûrs de ne pas laisser le moindre lambeau d'ADN. Ça pue la préméditation, cette horreur, je vous jure que j'abandonnerais volontiers plusieurs enquêtes pour être plus sûr de flanquer la main sur ces fils de putes des beaux quartiers.

Wallance est d'abord désagréablement frappé que les deux amants aient couru chez lui sans même s'essuyer, puis il le voit aussi comme de la conscience professionnelle, quoique le coup de vingt-deux heures trente, le planter là pour Sammantha dans la camionnette, aille contre cette interprétation. Personne n'est tout d'une pièce.

– Mais d'où tu tires les caméras, les films, tout ce réseau-là ? demande-t-il, franchement intéressé.

– Je ne suis pas sûr à cent pour cent, mais avouez que c'est tentant.

– Tentant ? Pour eux ou pour toi ?

En lisant les carnets de Wallance, on est confronté en de multiples occasions à des notations de ce type où on parierait que lui-même ne se rend pas compte des distances qu'il a prises tout naturellement avec la morale de ses collègues.

– Ce n'est pas sûr à cent pour cent mais, sérieusement, Liberty, c'est vraisemblable, non ? On a pu prouver qu'ils avaient fait l'amour dans la camionnette où on n'a retrouvé aucun vêtement. On a dû vouloir enlever tous les indices et les filmer là pour qu'on ne puisse rien reconnaître d'un appartement ou d'une propriété si jamais on tombe sur le film.

– Je t'accorde qu'il y a une vraisemblance, dit Wallance, heureux que ce soit sur cette notion que Deculardelle ait insisté, lui permettant de ne pas avoir à offusquer son étrange vertu en mentant, savoir qu'une hypothèse est fausse ne la rend pas invraisemblable.

– Si vous me permettez, interrompt Lavraut en s'adressant à Deculardelle. Nous, on a dû arrêter une pauvre femme qui n'avait rien fait que se défendre en empoisonnant son ordure de mari, elle avait réussi à garder de l'arsenic sur elle et elle s'est tuée en prison. Hier, un gamin s'est jeté par la fenêtre sous les yeux du commissaire parce que le vieux salaud qui avait tué son père ne risquait même pas sa tête, un mineur de dix-sept ans, j'étais là devant son corps écrabouillé et je peux au moins vous jurer que je n'ai pas laissé approcher des pervers, journalistes ou pas, avec caméras et appareils photo. Alors, ça me ferait rager que des fumiers de violeurs et assassins passent à travers les mailles. Moi aussi, je les vois bien filmant leurs horreurs pour pouvoir se les projeter sur le magnétoscope et se faire un petit plaisir avant de dormir. Ça ne m'étonne pas que ce soit arrivé à Fontainebleau, c'est bien des jouissances de notables.

– J'y ai pensé, dit Deculardelle.

Wallance est enchanté de l'effet de sa petite intuition bellifontaine, c'est le genre de succès qui réjouit un créateur.

– Tu vas en coffrer ? dit-il. Le notaire, le boucher, l'évêque, la boulangère ? Tu vas leur perquisitionner les vidéothèques ?

– Vous croyez que ce n'est pas mon intérêt ? dit Deculardelle que l'ironie renvoie à la question existentielle, il est comme un drôle de chien, flairant l'humour sans le comprendre. C'est pour ça que je suis venu vous voir, Liberty. Dites-moi, s'il vous plaît.

Et il déverse tout son dossier sur un Wallance d'abord exceptionnellement attentif.

W

allance écoute d'abord attentivement parce que c'est important pour lui de savoir précisément comment tourne l'enquête. Puis il est convaincu que non, que les détails lui indiffèrent pourvu que Deculardelle soit perdu dans des pistes idiotes comme c'est le cas. En fait, tous les éléments se mettent en place dans sa tête pour organiser ce qui deviendra sa méthode. Avant cette conversation, il ne pouvait juger que comme un échec ses participations dans les deux affaires Brissalet-Paront et Popossid-Martin. Avoir voulu emprisonner le voisin d'Alain Brissalet, aussi antipathique fût-il, ne l'a amené qu'à tuer un adolescent dont les aveux auraient aussi bien résolu le meurtre que l'hypothèse du commissaire. Avoir assassiné Pierre Popossid et Sammantha Martin ne fait qu'ajouter deux crimes impunis (aucune chance que ceux-là passent pour des suicides) à la longue liste des statistiques, même si ce sont plutôt celles de Deculardelle que les siennes. Mais l'ambition de Wallance, dont ses carnets rendent compte des années durant, n'est pas de gagner de l'avancement pour lui, son but est faire progresser la justice telle qu'il se la représente. Il a l'espoir que Deculardelle arrête un faux coupable qui ne sache pas se défendre, mais il pense que l'ambitieux reculera, il n'a pas assez d'éléments pour faire face à un éventuel scandale si les nantis injustement mis en cause se rebiffent. Le mieux serait que Deculardelle se conduise comme lui, mais sans le savoir, sans le faire exprès, qu'il obtienne la condamnation d'Untel ou Untel comme lui a obtenu celle de Georges Paront.

Il craint d'abord que ça ne fasse éclater à ses propres yeux l'aspect purement intellectuel de sa nouvelle morale : arrêter des innocents, on l'a toujours fait ; le plus de Wallance serait juste de le pratiquer en pleine connaissance de cause, mais qui croit que ça ne s'est jamais fait non plus ? Ce qui apparaît à la lecture des carnets, quand le commissaire décrit ces instants, est curieusement qu'il pêche par modestie. Pendant un temps, il limite son intervention dans l'affaire Brissalet à l'arrestation du vieux Georges Paront sans faire entrer en ligne de compte l'assassinat du jeune Quentin Brissalet qu'il a pourtant effectué la veille. Sans se laisser démonter par l'éthique courante, il sent soudain que quelque chose cloche

dans ce crime, comme il l'a perçu immédiatement pour Pierre Popossid et Sammantha Martin : il n'a pas eu lieu au bon moment ou sur la bonne personne. Wallance estime que s'il est assez audacieux pour se livrer à de telles pratiques, il est nécessaire que la morale en tire de plus grands bénéfices que ce n'est le cas pour ces trois morts-là. À quoi lui serviront les cadavres de Pierrot et Sammantha entre les mains de Deculardelle ? À moins que rien, sinon à peaufiner sa théorie.

« Il faut tuer utile. » Cette notation marque un tournant dans la perception que Wallance a de sa propre morale. Quand il en arrive à devoir tuer Quentin Brissalet, il se demande si accuser Georges Paront était une si bonne idée. Maintenant que les meurtres de Pierre Popossid et Sammantha Martin s'apprêtent à rester impunis, leur inutilité est encore plus flagrante que sur le moment, où elle ne lui avait déjà pas échappé. À propos de l'assassinat de Pierrot, le commissaire a tout de suite été confronté à ce paradoxe : le seul intérêt qu'il pourrait trouver à son acte serait de le diffuser, pour que fournisseurs et autres artisans sachent désormais à quoi s'en tenir et ne jouent pas les filles de l'air quand il y a du travail à faire chez lui, mais se déclarer coupable serait évidemment nuisible à la fois pour lui et pour la mission plus ambitieuse à laquelle il est en passe de se dévouer. Maintenant qu'il a opéré une disjonction, certes on ne peut plus contestable, entre coupable et assassin, les meurtres qu'il a lui-même commis ne sont pas voués à l'impunité : on pourrait arrêter un innocent. Mais, de même que, dans leurs déclarations, il arrive que des accusés s'accusent, parfois des innocents s'innocentent. Dans le cas Popossid-Martin, le fait qu'on ne puisse pas établir le moment exact des faits à cause de la découverte trop tardive des cadavres joue à la fois pour et contre les innocents. En leur faveur, parce que la question des alibis est insoluble, vu qu'on ne sait pas pour quel jour en réclamer. À leur détriment, parce qu'on pourrait en profiter pour estimer l'assassinat au moment où le suspect choisi est incapable de démontrer sa présence nulle part ailleurs, Wallance ne s'en serait pas privé. Et quand il en revient au meurtre de Quentin Brissalet, il se compare piteusement à un automobiliste qui, après avoir grillé un feu orange (c'est-à-dire avoir accusé Georges Paront), abattrait le policier qui l'aurait sifflé pour ne pas risquer de perdre quatre points à son permis. C'est indéfendable, en toute logique.

Pour autant, il ne se met pas plus bas que terre, quel homme n'a jamais commis d'erreur ? Au contraire, on lit une certaine fierté quand il raconte comment trois assassinats ratés ne l'incitent pas à s'arrêter, ainsi que cela en aurait à coup sûr eu l'effet sur des justiciers moins attachés que lui au succès de leur cause. Sa force, selon lui, n'est que la force de sa tâche se transmettant à ses défenseurs, une noble idée diffuse sa noblesse sur tous ceux qui y croient. Pour lui, le meurtre de Pierre Popossid fut un mauvais réflexe ; celui de Sammantha Martin, un geste de survie ; celui de Quentin Brissalet, un mauvais réflexe de survie. Rien de très glorieux dans tout ça. La vraie décision de Wallance, ce fut

d'accuser Georges Paront, « à tort et à raison », note-t-il, à tort puisque le vieillard est innocent, à raison parce que la justice fonctionnerait mieux si elle fonctionnait ainsi. Ça ne sert à rien de s'étonner qu'un policier s'intéresse tellement à la justice malgré l'étanchéité affichée entre ces deux grands corps, puisque, si on va par là, c'est l'ensemble de l'état mental du commissaire qui aurait mérité un traitement psychiatrique plus précoce.

Sans se cacher le fiasco déontologique qu'ont été jusqu'à présent ses trois interventions assassines, Wallance s'attache à rester positif et définir les petits plus de ces meurtres. Il y a déjà que personne ne le soupçonne, ce qui lui semble vite naturel mais n'était pourtant pas acquis, comme le prouve le mal que, anxieux, il a dû se donner pour se débarrasser convenablement des cadavres nus de Pierrot Popossid et Sammantha Martin (les déshabiller, les violer à la casserole, des deux côtés pour celui de la pauvre jeune fille, les porter en secret dans l'escalier, les conduire jusqu'en forêt de Fontainebleau, revenir discrètement en train après une nuit éprouvante, brûler les vêtements). Le défaut d'avoir tué tous ces gens presque au hasard trouve aussi sa justification, son absence de mobile, plus encore que sa profession, rendant le commissaire insoupçonnable. L'avantage de l'affaire Brissalet-Paront est de montrer qu'il est capable de convaincre n'importe qui de culpabilité – même si ce meurtre n'était sans doute pas l'occasion rêvée d'en faire la démonstration mais, lui aussi, s'il s'était douté que le vrai coupable finirait par avouer, aurait agi autrement (il argue cependant que c'est voir Georges Paront injustement accusé qui a donné l'énergie de se dénoncer au petit Quentin, si le commissaire ne s'était pas mêlé il y aurait eu zéro coupable, conclusion encore plus néfaste que deux). L'avantage de l'affaire Popossid-Martin est de manifester qu'il peut tuer n'importe qui sans autre risque que de voir le nombre des crimes impunis augmenter, ce qui est certes justement ce contre quoi il lutte, mais ce petit sacrifice préliminaire doit maintenant lui permettre d'influer de manière plus significative sur les statistiques (à aucun moment d'aucun carnet, Wallance ne relève comme inconvénients les vies prématurément interrompues de ses braves victimes ni la douleur des familles). Soudain, fini de tâtonner, Quentin Brissalet, Pierre Popossid et Sammantha Martin ne sont pas morts pour rien. Le moyen le plus efficace pour cumuler tous ces avantages en éliminant tous ces inconvénients saute aux yeux du commissaire : le crime idéal serait celui qu'il effectuerait lui-même en en faisant porter le chapeau à des êtres objectivement antipathiques dont la culpabilité proclamée ne ferait de peine à personne.

On sent l'absurdité d'un semblable système vu qu'aucun être n'est objectivement antipathique aux yeux de l'univers entier, et qu'est-ce que Wallance peut savoir de la douleur que provoquerait dans son entourage la mort de qui que ce soit ? Ces objections qu'il est trop intelligent pour ne pas se faire ne le freinent pas. Il est exalté par sa nouvelle idée qui lui semble d'une originalité que même les écrivains et les scénaristes, pourtant portés par nature aux pires extravagances,

n'ont pas explorée : il va devenir le premier assassin qui ne choisira pas tant ses victimes que ses coupables. Pour rester en dehors des affaires, il lui faudra en effet s'attaquer à des assassinés avec lesquels il n'aura pas le moindre rapport autre que les avoir assassinés (impossible, ainsi, de remonter à lui de la moindre façon que ce soit), mais qui auront des liens, les établit-il lui-même, avec ceux qu'il souhaite arrêter et faire également disparaître de la circulation, d'une manière plus douce ou plus amère selon l'opinion respective de chacun sur la mort et la vie carcérale. Wallance n'est habituellement pas mégalomane, mais il note que, s'ils étaient plus nombreux à agir comme il va le faire, le sentiment d'insécurité diminuerait dans le pays quand on verrait le bras triomphant de la justice s'abattre de plus en plus souvent sur ceux qu'elle a le pouvoir de nommer coupables. Et l'effet serait dissuasif sur les assassins eux-mêmes qui, à force de voir tant de leurs prétendus confrères condamnés, se feraient à coup sûr plus hésitants, surpris de cette nouvelle efficacité de la police, au moment de mettre la main à la pâte.

Une euphorie gagne le commissaire. Tout le monde rêve d'agir pour le bien universel, mais, d'habitude, c'est trop compliqué, on est mal reçu, les gens ricanent, on renonce. On dirait une crise d'adolescence retardée et durable, Wallance se voit comme un chevalier blanc à qui tout est permis. Il se flatte intérieurement de cette fixation sur la morale, la justice, malsaine chez un policier adulte. Pareil à un avare qui croirait que les études d'économie servent à apprendre à dépenser moins, il estime soudain que la tâche de la police est la défense de la vertu.

– Ne prends pas de risques, dit-il en définitive ce 7 mars 2003 à Deculardelle, excellent interlocuteur pour mettre en œuvre un tel conseil.

– Merci, Liberty, dit le jeune commissaire en lui serrant solennellement la main avant de rentrer rassuré à Fontainebleau dans les encombrements.

– Mais si c'était vous qui aviez l'affaire en charge, vous auriez fait quoi ? lui demande Lavraut qui n'est pas si bête.

– Je n'aurais pas hésité.

Wallance est décidé à ne pas hésiter, dorénavant, la pratique est la meilleure mesure de toute théorie.

Quand il croise le divisionnaire Gou dans un couloir pour une discussion informelle, son supérieur lui dit sans arrière-pensée :

– Chou blanc, naturellement, pour Deculardelle et ses amants de Fontainebleau. Je suis persuadé que les choses auraient été bien différentes si vous aviez été en charge de l'affaire, Liberty.

Partie III

Semblable pour le coup à la totalité de ses collègues dont il se flatte d'habitude de se singulariser, s'il y a quelque chose qui scandalise par-dessus tout le commissaire Liberty Wallance, ce sont bien les assassinats impunis de policiers. Des hommes et des femmes, pour un salaire dérisoire, se chargent de protéger la société de ses excès, et ce sont au contraire eux qui subissent dans leur chair les dérèglements sociaux sans autre récompense qu'une médaille posthume et une rente dérisoire pour leur veuve. Des hommes et des femmes voient leur profession pourtant indispensable moquée par tous les médias, se retrouvent eux-mêmes méprisés, et, pour comble de tout, paient de leur vie leur choix d'une existence au service des citoyens. Il perçoit ces assassinats comme l'injustice même, et décide donc de choisir un policier comme première victime pour que s'abatte ensuite un châtiment exemplaire sur un coupable désigné afin que personne n'ignore que ces lâches crimes seront impitoyablement sanctionnés. Échauffé par ses idées, la condamnation d'un innocent officiel lui semble d'abord le mieux, de sorte que tout le monde se sente concerné par de tels assassinats, avec le risque de se retrouver coupable. Mais c'est comme le cas de Pierrot Popossid et de l'ensemble des artisans sans parole, montrer les particularités de son système dans toute leur nudité ne peut qu'être préjudiciable à son projet général, et mieux vaut se dispenser d'une délicatesse mal comprise. Tuer un policier puis trouver un assassin sera suffisant.

La route est longue, de la coupe aux lèvres, mais moins que de la théorie à la pratique. Au début, avant que la répétition lui donne l'aisance qui rend tout facile, Wallance doit en rabattre. Son idée originelle est de préméditer à la fois la victime et le coupable. Rapidement, ça lui apparaît trop compliqué. Qu'il commence par assassiner qui que ce soit, les suspects viendront naturellement par surcroît et il n'aura alors, en situation de mesurer à la fois les antipathies et les invraisemblances, qu'à élire celui de son choix. C'est un mobile supplémentaire pour se porter sur un policier comme premier assassiné : un flic, il y a forcément plein de gens qui avaient une bonne raison de vouloir sa mort. Wallance délaisse le caractère philosophique de cet impératif catégorique, ne voulant pas savoir si

c'est par sa conduite individuelle ou par son rôle dans la chaîne sociale que le policier suscite si fréquemment de tels sentiments hostiles. Il ne s'attache qu'aux faits. Les petits meurtres entre collègues sont envisagés, en ces temps de vaches maigres budgétaires qui ne permettent d'augmentation que par promotion (l'indigence des syndicats lors des négociations annuelles a peut-être causé des morts qu'un soupçon de générosité ministérielle aurait sauvés). Mais Wallance trouve rapidement contreproductif de se tourner vers un collègue comme coupable, diffusant dans l'opinion publique l'idée incongrue que la police devrait faire le ménage chez elle avant de prétendre laver le linge sale du pays. En outre, on peut être sûr qu'un policier accusé, injustement ou pas, trouverait des soutiens dans la maison, ça créerait des clans, le commissaire a tout à y perdre.

Et puis Wallance est avant tout français. Lors d'éphémères accès de mégalomanie, il peut bien rêver aux effets merveilleux de sa nouvelle déontologie si elle était adoptée par l'ensemble des polices de la planète avec le plein accord explicite des citoyens, dans les faits sa théorie lui convient très bien à lui tout seul, rien ne lui est plus étranger que d'être pris dans une chaîne hiérarchique. Il préfère être un initiateur solitaire qu'un gourou, telle est sa mentalité. Probablement que ses idées feraient le bonheur de chaque policier si chacun les connaissait, mais il s'accommode parfaitement d'être le seul à les appliquer. Son prosélytisme ne passe pas par là. En fait de philosophie de l'action, il n'en connaît pas de meilleure que le système D. Ce n'est certes pas lui qui cherchera à breveter sa découverte éthique pour en tirer bénéfice dans les médias ou dans sa carrière, sa tranquillité d'agir à sa guise sans qu'on lui cherche des poux à chaque mort n'a pas de prix. Qu'on lui laisse faire sa cuisine et il présentera son menu, c'est tout. Il sera temps de donner son avis sur le repas après qu'on l'aura mangé.

Dans l'échelle des détestations de Wallance, juste après les policiers assassinés avec leurs assassins courant toujours, il y a les collègues corrompus. Il imagine un instant choisir un de ceux-là comme victime, mais y renonce à cause des problèmes de morale courante que pose son choix premier, à savoir que certains observateurs pourraient prendre la malhonnêteté de la victime comme une circonstance atténuante pour l'assassin, un soupçon de pourriture risquerait de s'abattre sur tout policier tué, comme s'ils ne mouraient plus que dans des règlements de compte tels des mafieux fonctionnarisés, salissant le deuil des plus dévoués. En vérité, le commissaire fait confiance au hasard. Il ne va pas courir non plus jusqu'à Perpignan ou Maubeuge pour tuer la victime idéale, la victime idéale doit être au contraire près de chez lui : on a déjà vu que, chez Wallance, l'idéal est un pragmatisme. Ce serait vraiment injuste qu'en frappant au hasard il tombe sur un flic célèbre comme figure du milieu ou, au contraire, sur un policier d'une telle vertu que sa mort dans ces circonstances ne puisse être vue autrement que comme une injustice flagrante par celui qui détiendrait toutes les clés du meurtre. Se répondant à lui-même avec sa rigueur logique et

déontologique habituelle, le commissaire note cependant qu'un policier vraiment vertueux ne pourrait qu'être heureux que sa mort soit une occasion de terroriser les assassins, commentant : « Je ne crois pas en être moi-même encore arrivé là. Comme quoi on ne peut pas m'accuser d'être égaré par la vertu. »

Enfin, après vingt-sept ans de service, la routine, il connaît. Avoir son idée inamovible sur l'assassin avant de commettre l'assassinat, c'est très joli sur le papier mais ce n'est pas si commode et, surtout, ce serait renoncer une fois de plus à toute improvisation. Or cette liberté est peut-être, psychologiquement parlant, le mobile de toute la conduite du commissaire. Dans ses carnets, il profite de l'indétermination du génitif français pour écrire que « le meurtre d'Untel ou d'Untel serait surtout le meurtre de Wallance », se prenant pour Alain Delon. C'est comme un prurit artistique qui le gratterait tardivement, chaque assassinat a un auteur, il veut être auteur d'une façon ou d'une autre. Il n'a pas trop l'air d'avoir réfléchi sur la responsabilité de l'artiste. Il ne voit pas plus loin que son propre épanouissement, prêtant à ses actes des conséquences morales mirifiques pour mieux justifier sa conduite. Inversant tout dispositif logique, il tâche de se présenter la prétendue conséquence comme la cause, de même qu'il veut mêler l'assassin et la victime avec son expression « le meurtre de ». Indéniablement c'est un malade, à sa manière.

Le mardi 18 mars 2003 est plutôt une mauvaise journée de travail. Tout le monde est énervé au bureau, il y a une agitation irresponsable et chacun est à deux doigts de prendre la mouche. Lavraut, d'un mouvement de coude maladroit, renverse le café du commissaire sur le dossier Barreuil grand ouvert, des pages sont irrécupérables et Wallance avait soif et froid et ce café était le bienvenu. Les types du laboratoire appellent pour dire, après mille circonvolutions, qu'ils ont salopé les deux échantillons dans le meurtre Baraoui et qu'il n'y a donc plus d'espoir de la moindre analyse fiable. Lavraut conseille de faire comme si de rien n'était, puisque Van Ettine n'est pas au courant de ce fiasco, et lui asséner au contraire de chic que les expertises écrabouillent sa défense, puisqu'il est évident pour tout le monde depuis le début que c'est bien Van Ettine. À quoi Wallance, que Lavraut énerve aujourd'hui, rétorque que puisque Van Ettine a toujours dit qu'il n'était pas là le jour du crime et qu'il attendait les résultats des analyses avec impatience, il n'y a aucune chance qu'il s'écroule ainsi, et qu'il faut plutôt s'attendre à ce qu'il se prétende victime d'un complot quand son avocat et lui seront finalement informés, la loi est formelle, de l'idiotie du labo. En plus, en milieu d'après-midi, à un moment où il serait bien resté seul dans son bureau pour une petite sieste, Lavraut, décidément en manque d'activité ce mardi, lui inflige un interrogatoire de Manfred Silva, un personnage prétendu clé de l'assassinat du clown Faribol que Wallance n'a encore jamais vu. Intéressé presque malgré lui, le commissaire s'en mêle, mais Manfred Silva, quoiqu'il n'ait que quarante-quatre ans (avec un air antipathique et un tel manque d'humour qu'il est à soi tout seul un mobile pour l'assassinat d'un clown), entend aussi mal qu'un vieillard tout en assurant n'avoir besoin d'aucun appareil. Wallance doit hurler pour se faire entendre, ce qui est épuisant et un peu ridicule quand on pose des questions comme « Sinon, vous aimez bien les numéros de clown ? » ou « N'aviez-vous jamais remarqué que M. Faribol faisait beaucoup rire votre épouse ? » et que, à ce niveau de voix, tous vos subordonnés doivent entendre de l'autre côté de la porte et se tordre, on se croit dans *Twin Peaks*, c'est lui le clown. Trahissant une fois de plus, et une fois de plus sans

conséquence, le mouvement de ses propres pensées, Wallance, pour qui tout être est désormais une victime ou un coupable potentiel, dit en aparté à Lavraut :

– Pourquoi tuer un clown s'il est drôle ?

– Comme vous m'avez dit une fois, il vaut mieux ça. Si on tuait les gens pas drôles, ce serait un génocide.

– On serait moins de fous mais on rirait plus, dit Wallance, contredisant encore la sagesse populaire. Les clowns, je croyais que c'était une espèce en voie de disparition, avec la télévision.

– M. Faribol ne m'a jamais fait rire.

Tandis que les deux policiers bavardent entre eux, c'est ce que crie soudain Manfred Silva, sans mettre en doute le talent professionnel du clown mais les conséquences de son irruption dans sa vie familiale. Wallance imagine tout le monde plié en deux de l'autre côté de la porte et ordonne à Lavraut de continuer cet interrogatoire ailleurs et sans lui, si continuation il doit y avoir. Il n'est pas seul depuis dix secondes que Gou au téléphone, « Pouvez-vous passer me voir immédiatement, s'il vous plaît », une formulation interrogative mais pas le moindre point d'interrogation dans le ton.

– Dites-moi, Wallance, vous en êtes où dans l'affaire Faribol ? Le mari a avoué ? Ils veulent des nouvelles, là-haut (c'est l'expression habituelle pour désigner ses propres supérieurs du commissaire divisionnaire Gou qui manifeste ainsi d'un seul coup et sa distance avec et sa soumission à la hiérarchie), parce que les médias vont s'intéresser, c'est télégénique un clown, et tellement dramatique quand il est assassiné, surtout si c'est bien le mari trompé, réfléchissez-y. Priorité à cette affaire.

– Je veux bien coffrer le mari, dit Wallance, je ne l'aime pas. Mais il a juste avoué que « M. Faribol ne le faisait pas rire ». Dans les extraits que j'ai vus à la télévision, il ne m'a pas fait rire non plus. Je ne le vois pas séduisant la femme de Silva avec ses plaisanteries. Chez les humains âgés de plus de six ans et demi, je doute que Faribol, son maquillage et ses culbutes aient beaucoup de succès.

– Ses culbutes, Liberty, ses culbutes, dit Gou, se croyant de bonne foi l'auteur de la blague.

– Je vais voir ce que je peux faire. La femme de Silva nie avoir eu le moindre rapport avec Faribol qui jouait le joli cœur et qu'elle ne supportait pas.

Il quitte le bureau pas trop tard, quand les journées sont mauvaises ça ne sert à rien de s'éterniser. Il descend du métro et, avant de laisser le boulevard Saint-Marcel pour la rue Jeanne-d'Arc où il habite, il regarde par acquit de conscience si le policier qui est autour du carrefour depuis le début du mois y est encore aujourd'hui et enfin seul, depuis huit jours qu'il a arrêté son choix sur lui il y a toujours quelqu'un pour lui parler au moment où Wallance passe, le commissaire se demande s'il ne va pas falloir l'épargner pour se concentrer sur un autre. Coup de chance, le policier est seul. Liberty se dirige vers lui et voit qu'il est en train de

manger un sandwich le plus discrètement possible (thon-mayonnaise, il est vrai, ça déborde de partout chaque fois qu'il y mord), presque avec honte, comme si une loi condamnait les hommes en uniforme à mourir de faim dans l'exercice de leurs fonctions.

– Bonjour. Commissaire Wallance, lui dit-il en montrant sa carte de la Police nationale. Pouvez-vous me suivre et m'aider, s'il vous plaît, il y en a pour cinq minutes.

Dans son ton à lui non plus, pas trace de point d'interrogation. Il a joué son va-tout en donnant son nom. Il emmène le policier dans un immeuble délabré, du côté pair de la rue Jeanne-d'Arc, plus haut que chez lui, dont le dernier étage, le seul habité, est squatté par des gens louches, genre drogués et étrangers en situation irrégulière, ça ne peut pas faire de mal. L'escalier est en mauvais état, impossible de l'emprunter sans provoquer un utile vacarme. Dans le couloir de l'entrée, il sort des papiers de sa poche et demande au policier de les examiner. Le jeune homme les prend en main. Il est blond, cheveux très courts, une petite moustache, dans les vingt-cinq ans. Il porte une alliance à l'annulaire. Dans la police, quand on se marie, c'est toujours jeune. Comme le couloir est mal éclairé, le jeune homme se penche et rapproche les papiers de ses yeux. Faisant mine de lui montrer une ligne en particulier, Wallance passe son bras gauche au-dessus de l'épaule gauche de la victime, mais en fait il tient dedans l'extrémité d'un garrot, l'autre extrémité est dans sa main droite, il serre le temps qu'il faut, ce n'est pas bien long, sans que le policier ait la ressource de crier. À peine le corps à ses pieds, le commissaire, qui ne s'énerve pas, met en scène le reste de son plan (car, pour l'assassinat lui-même, il ne veut pas laisser trop de place à l'improvisation, il a juste envisagé l'inspiration du moment et la possibilité d'un imprévu qui ne se présente pas). Il ouvre une manche d'uniforme pour atteindre une veine du bras gauche du jeune mort, y pique une seringue qu'il cachait dans sa poche et y infiltre l'héroïne. Tout ça avec gants et mille précautions. Puis il n'a que deux pas à faire pour rentrer chez lui.

Chez lui, il commence par enlever ses chaussures, comme d'habitude, puis se met de plus en plus à l'aise et finit par s'offrir un petit bain pour se délasser (la taille de sa baignoire ne lui permet pas un grand). On n'assassine pas un policier tous les jours, surtout pour une si noble cause. Il a un éclair de pitié pour l'assassiné, qu'est-ce qu'en pensera la veuve ? y a-t-il des enfants ? Tout ce malheur à venir, c'est bien la preuve que la vie des policiers est mal faite et qu'il faut œuvrer pour la réorganiser, chacun sa stratégie. Il n'empêche pas ceux qui croient que ça se réglera par la bureaucratie de continuer à commander ou rédiger des rapports. L'idée conjointe du garrot et de la seringue lui plaît bien, elle le berce quand il est dans l'eau. Bien sûr, ces ustensiles et le lieu du crime vont mettre les squatters, drogués et autres, du quatrième dans le collimateur, ils ont pourtant leurs chances s'ils savent se défendre. Il s'est interdit de désigner le coupable à

l'avance mais pas d'orienter le début de l'enquête. De plus, s'il n'est pas un excellent chimiste, il suppose que les analyses montreront vite, un que le policier n'est pas mort d'overdose, deux qu'il ne se droguait pas depuis longtemps, puisque les cheveux et tout ça regorgent d'informations de ce genre pour qui sait les déchiffrer. Il voit déjà le coup de théâtre au bureau, quand arriveront ces résultats d'analyse – pour peu que les crétins du laboratoire n'aient pas encore perdu les échantillons, ce ne serait pas de chance pour les déclassés du quatrième. En attendant, il fait un pari avec lui-même, concernant le moment où le meurtre sera officiellement découvert. Comme l'immeuble n'est fréquenté que par des gens qui ne sont pas trop de ceux qui appellent la police, il lui semble, on est mardi, que lundi prochain n'est pas irréaliste.

On frappe à sa porte tandis qu'il traîne toujours dans son bain. La sonnette, il l'a débranchée pour que des imbéciles ne le dérangent pas en pleine nuit en croyant appuyer sur l'interrupteur de la minuterie. Il ne répond pas. On insiste.

– Oui, crie-t-il de sa baignoire.

– C'est Lavrout, commissaire. Excusez-moi de vous déranger chez vous mais je n'ai pas réussi à vous avoir au téléphone et je crois que ça peut vous intéresser.

Wallance a éteint son portable et décroché son téléphone avant d'entrer dans son bain.

– Attendez-moi en bas, j'arrive dans cinq minutes.

Il ne manquerait plus que Lavrout entre chez lui. C'est naturellement le jour où son subordonné l'agace que celui-ci s'incruste, il n'y a pas que dans les relations amoureuses qu'on fait systématiquement ce qu'il ne faut pas. Wallance s'habille et descend, il se doute pourquoi Lavrout est là. Le subordonné explique ce que le supérieur a déjà très bien compris.

– Qui a découvert le cadavre ? interrompt-il.

– Une jeune femme (Lavrout, qui était comme enragé de phrases, se tait enfin quelques instants pour chercher son nom dans ses notes, Wallance n'a jamais compris la passion qui mène ses collègues vers les détails sans importance comme si c'étaient les seuls à leur portée) qui se promenait avec ses deux jeunes enfants. L'un a échappé à sa mère pour aller jouer dans le couloir de l'immeuble, elle ne voulait pas parce que ce n'est pas n'importe quel immeuble, mauvaises fréquentations pour le moins, et le ballon du gamin a heurté le cadavre du policier. Il s'appelait Julien Rouil, il avait vingt-six ans, marié, deux enfants de quatre et deux ans. L'immeuble est squatté par des dealers. Les salauds.

– Tu crois que c'est eux ? Ah, et puis tiens-moi au courant pour Manfred Silva, ce serait peut-être aussi bien de le coffrer immédiatement, ils s'impatientent là-haut. Il sera toujours temps de l'innocenter si ça tourne autrement.

– Comme vous voulez, commissaire, mais ce serait quand même étonnant que ce soit lui.

– Les surprises, c'est le sel de la vie.

Wallance et Lavraut montent bruyamment au quatrième où une dizaine de policiers ont regroupé tous les habitants dans le coin d'une énorme pièce unique, des femmes et des hommes de diverses races, quelques enfant. Immense brouhaha, tout le monde ne parvient pas à présenter des papiers. Les policiers ont déjà déniché du shit et ne désespèrent pas de trouver mieux.

– Bon, dit Wallance. Faisons les constatations d'usage.

Ça le peine pour les enfants, quatre et deux ans, mais, si on ne réagit pas, les policiers ne seront plus en sécurité nulle part, qui sait si bientôt les malfrats ne viendront pas faire un carnage jusqu'au Quai des Orfèvres ? On a déjà vu des commissariats attaqués en banlieue. C'est laisser faire qui serait lâche et pervers. Soudain, il sent toute la justesse de l'expression controversée « responsable et pas coupable ».

– Si on arrête Manfred Silva, pourquoi pas aussi Van Ettine puisque c'est lui ? dit Lavraut qui a l'esprit d'escalier, aujourd'hui.

W

allance se juge tellement en sécurité qu'il laisse la bride sur le cou à Lavraut pour l'affaire Rouil. C'est comme un jeu pour lui, attendre avant d'agir à nouveau de se trouver face à l'échantillon de suspects qu'aura constitué son zélé subordonné.

Pendant que Lavraut consacre la majeure partie de son temps à l'assassinat de Julien Rouil, Wallance, respectueux des instructions, se concentre sur le cas Manfred Silva. Chaque interrogatoire lui est une épreuve tellement le type est antipathique et, surtout, tant il émane de lui quelque chose de sinistre qui contamine de spleen le commissaire. Wallance se démène pour en finir au plus vite, il ne comprend pas comment la femme d'un mec pareil ne s'est pas jetée à la première seconde dans les bras d'un clown, mais il comprend vite, il en a vu tellement en centaines d'enquêtes depuis vingt-sept ans, c'est tout simple, l'épouse non plus n'est pas rieuse. Il fait tant et si bien que, le mercredi 4 avril 2003, Manfred Silva avoue le meurtre de Jean-Pierre Garhibol, dit Faribol. Aussitôt prononcée, cette déclaration surprend autant le locuteur que l'auditeur. Il y a une incohérence dans le récit de Silva, qui peine à se délivrer de l'alibi fourni par sa femme et n'est pas clair sur le *modus operandi*. Évidemment que ce n'est pas lui. De son côté, Wallance, qui se refuse par éthique à toute brutalité, a bien tenté un petit chantage mental et moral, mais rien qu'il croyait suffisant pour parvenir à cette conclusion, du simple harcèlement. Il lui semble, tels que sont les aveux de Silva, que son avocat n'aura aucun mal à les mettre en pièces au procès. Et puis ça le choque. On ne commet pas une erreur judiciaire pour complaire à un supérieur, fût-il haut placé. C'est contraire à tout ce qu'on apprend dans les écoles de police, à tout ce que les jeunes policiers ont en tête quand ils s'engagent dans la voie de leur idéal. D'autre part, ne serait-ce pas pur narcissisme que refuser ce coupable qui lui tombe tout rôti ? Si c'est lui qui avait eu l'idée, il n'aurait eu aucun scrupule. Il ne faudrait pas que, par manque de générosité, il rejette une initiative sous prétexte qu'il n'en est pas à l'initiative. Gou sera content, Silva avoue de lui-même, que demande Liberty ? Il rédige des aveux parfaits, prévenant les futures objections éventuelles, et les présente à

Manfred Silva qui signe les yeux fermés. Le sinistre quadragénaire a agi ainsi parce qu'il ne supporte plus la prison ni le tour que prend l'affaire, il veut le changer à tout prix, fût-ce à son détriment, comme incapable de penser plus loin que l'instant suivant, comme si les événements futurs ne s'enchaînaient pas, voulant interrompre le processus de n'importe quelle manière sans s'imaginer que de cette manière le nouveau processus sera bien pire encore, que, pour le coup, l'espoir de sortir de prison rapidement est inexistant, avec ce fatalisme ahuri, bête et antipathique, de la plupart des innocents injustement accusés. Wallance notera que les injustement accusés n'existent pas, que leurs réactions imbéciles sont une bonne raison comme une autre de les accuser en toute justice.

Quand il va présenter la tête de Silva à Gou, le divisionnaire fait mine de s'être désintéressé de cette affaire :

– Dites-moi, vous en êtes où, avec Julien Rouil ? Ils veulent des nouvelles là-haut. Parce que, un policier assassiné, regardez la télé, écoutez la radio, lisez les journaux, Wallance, on en parle. Priorité à cette affaire.

Liberty note alors dans ses carnets que ce n'est pas juste par esprit ludique qu'il ne s'est pas encore branché sur ce crime, mais aussi par une pudeur qu'étouffent définitivement ces nouvelles instructions. On ne lui confierait pas trop volontiers une affaire mettant en cause une personnalité, à cause de ses accès de brusquerie, mais pour une enquête sur l'assassinat d'un policier, il devrait au contraire faire merveille.

Il se fait briefer par Lavraut. Il ne voit rien d'ironique à cette situation puisqu'il a toujours espéré qu'il faudrait en arriver là, mener l'enquête sur son propre meurtre, que c'était prévu, prémédité.

– Ça se présente difficile, dit Lavraut. Julien ne se droguait naturellement pas, c'est une sinistre mise en scène pour le compromettre qui montre, à mon avis, qu'un dealer est dans le coup, pour gâcher de la marchandise comme ça. D'un autre côté, gâcher, ce n'est pas d'un dealer, mais personne ne ferait ça, c'est un des aspects les plus mystérieux du drame. Il est mort étranglé, garrotté selon le labo qui n'est pas sûr à cent pour cent, ça pourrait vouloir dire le crime d'un simple drogué mais pourquoi aurait-il dépensé son héroïne après dans les veines de Julien ? J'avoue que je n'y comprends rien.

C'est vrai que l'héroïne, en bien ou en mal, est généralement considérée comme une marchandise précieuse. Mais l'usage admis des policiers est d'en soutirer toujours un peu des pièces à conviction après une bonne prise, pour avoir de quoi inciter des indicateurs à la conversation et, exceptionnellement, pour un usage personnel ou une petite soirée collective lors d'une dure nuit de labeur. Wallance en a toujours sous la main, il n'est pas à un gramme près.

– Au moins, continue Lavraut, j'ai embarqué tout le squatt et on a trouvé sept individus en situation irrégulière qu'on pourra expulser dès qu'ils auront été mis hors de cause, s'ils le sont jamais.

– On n'est pas là pour pratiquer des reconduites à la frontière, dit Wallance qui a une haute idée de son travail et, toujours mû par son obsession de la justice, aime autant ne pas multiplier au-delà du nécessaire les victimes collatérales de ses assassinats.

– Tout le monde est suspect dans le squatt, à mon avis, dit Lavraut. Mais vous avez entendu l'escalier, personne ne peut descendre sans que tout le monde soit au courant. Et tous ces gens sont solidaires, ils ne nous parlent pas volontiers. Le meurtre a été situé entre dix-huit heures trente et vingt heures, et on a pu établir que Brahim Bennikach, un sale petit dealer, vingt-huit ans, déjà condamné quatre fois, est descendu à ce moment-là. La boulangère dit qu'il devait être vingt heures quand il lui a acheté quatre sandwiches, elle s'en souvient parfaitement parce qu'il en voulait huit et qu'il ne lui en restait plus que quatre. Il allait manifestement au ravitaillement pour des camarades trop intoxiqués pour le faire eux-mêmes. S'il était à la boulangerie à vingt heures, ça veut dire qu'il était dans le couloir de l'immeuble avant. Soit il a tué Julien, soit il a vu son cadavre et n'a pas bronché.

Son premier réflexe est un frisson rétrospectif, puis Wallance note pour lui-même que ç'aurait été aussi simple que Bennikach lui tombe dessus en plein travail, il aurait tué le dealer avec l'arme de Julien, l'enquête aurait été plus simple et efficace, aux yeux de tous le meurtrier d'un policier l'aurait payé de sa vie.

– Sinon, dit Lavraut, un SDF a l'habitude de passer la nuit là avec sa bouteille. Adolphe Biscorci, cinquante-neuf ans. C'est une drôle d'idée parce qu'il y a du passage la nuit, et pas n'importe lequel, des clients en manque, ça doit manquer de calme. Il prétend qu'il est arrivé vers neuf heures et qu'on était déjà là, mais personne de fiable n'était avec lui avant et rien ne l'empêche d'être revenu à neuf heures comme si de rien n'était après une première visite. D'un autre côté, on ne voit pas son mobile sinon que les ivrognes n'en ont pas besoin, alors que Brahim Bennikach est fichu d'avoir été pris en flagrant délit, Julien a pu vouloir faire du zèle, j'ai mille hypothèses qui tiennent la route.

– Je comprends. À part ça, comment l'a pris sa veuve ? demande Wallance qui a, sinon un remords, du moins une sorte de petite gêne, il a déjà fait souffrir des innocents mais, la femme d'un policier, ce n'est pas pareil.

– Pas trop bien, imaginez-vous.

– Amène-moi le dealer et le SDF demain. Et donne-moi l'adresse et le téléphone de la veuve de Julien, que je tâche de passer chez elle un jour. Ce n'est pas parce que le ministre a envoyé un télégramme que je ne dois pas, moi aussi, présenter mes condoléances.

Les deux hommes sont là le jeudi matin quand Wallance arrive à son bureau. Il décide d'interroger en premier le SDF, parce que ces gens-là sont habitués à attendre, quelques heures d'inactivité ne leur font pas peur, tandis qu'il y a toujours l'espoir qu'un dealer soit drogué, même si sa conscience professionnelle devrait le lui interdire (c'est la porte ouverte aux sachets amputés), et qu'il se dégingue de quart d'heure en quart d'heure.

Wallance regrette de ne pas s'être jeté dans le crime prétendument sexuel, cette fois-ci, mais il était pressé et il n'allait pas trimballer une casserole avec lui dans la rue. Et c'est peut-être aussi bien, ça aurait fait trop, le fix joue déjà le rôle perturbateur du viol.

Adolphe Biscorci, cinquante-neuf ans, est assis entre Lavraut et lui. Il n'est pas rasé, il a un nombre incroyable de couches de vêtements même si aucun n'est en état convenable. Une odeur épouvantable pénètre avec lui dans la pièce, Wallance se demande s'il a fait exprès d'en produire une en entrant tant le manque de considération dont sont victimes les policiers les pousse à la paranoïa face au moindre de leur concitoyen. On a confisqué sa bouteille à Adolphe Biscorci avant de le faire entrer et il s'en plaint, il parle de torture et en appelle à une convention de Genève, il fait son cultivé. Wallance est habitué, il faut toujours que les SDF racontent qu'ils ne l'ont pas toujours été, et quand leur conduite ou, comme ici, les circonstances font que ce ne sont pas les travailleurs sociaux qui sont là pour les écouter, ils se rabattent sur les policiers.

— J'étais cadre chez Peugeot, dit Adolphe Biscorci, pas n'importe lequel, j'ai failli habiter le VII^e. On avait un appartement en vue rue Vaneau, j'avais tout à fait de quoi payer, mais il n'a pas plu à ma femme. Trop bruyant, soi-disant. Alors que c'est elle qui en faisait le plus, de bruit, quand on s'est mis à demeurer dans le X^e, derrière la gare de l'Est. Tout à coup, ça lui a pris de me reprocher que je buvais trop, mais c'était mon travail, boire, j'avais tout le temps des contacts avec la clientèle, c'est ça qu'ils me demandaient dans la boîte, je n'allais pas enivrer ces messieurs-dames qui voulaient acheter en restant pour ma part sur mon quant-à-moi. Et un jour eux aussi m'ont dit que je buvais trop, alors que l'alcool je ne

connaissais pas avant d'entrer chez Peugeot. Qu'on ne me parle plus des multinationales, ils vous pressent comme un oignon et quand vous êtes trop imbibé c'est « Bye-bye, allez pleurer ailleurs ». Ensuite, la famille s'introduit dans la brèche, c'est forcé. Mais je ne vois pas pourquoi moi, qui ai failli habiter rue Vaneau, j'aurais tué un flic alors que j'ai été assez riche pendant des années pour savoir combien la police me protège.

Wallance redoute cette journée et ces interrogatoires dans le vide, bien placé qu'il est pour savoir que le témoin ou l'accusé, quel que soit le nom qu'on lui donne, est innocent. Au début, il écoute cependant, pour une fois, ignorant totalement ce que l'autre va dire, même si l'habitude lui a appris que l'autre dit toujours : « Mais pas du tout, mais pas du tout », sur tous les tons et avec tous les mots imaginables. Qu'Adolphe Biscorci ne parle absolument pas du crime ne le gêne pas, il est même plutôt content de s'instruire, tous ces récits reçus dans l'exercice de sa profession bâtissent une image du monde différente de celle qu'on voit à la télévision et sans doute plus exacte, même si le narrateur suscite mille réserves. Il laisserait bien tomber quand le clochard en vient à l'assassinat proprement dit, mais c'est naturellement ce qui intéresse Lavraut. Suivent dix minutes où son subordonné se fait plus insistant, Wallance n'écoute pas et ne perd rien puisque, quand il se reconcentre sur l'interrogatoire après diverses rêveries de caractère plus général sur la grâce et la prédestination morales, à quoi tiennent l'innocence et la culpabilité, Adolphe Biscorci dit : « Je vous jure que non. Aussi vrai que j'ai failli habiter le VII^e », et ça ne semble donc pas avoir avancé d'un pouce.

– Il paraît que ce n'était pas bon pour la petite que je boive, je ne la nourrissais pourtant pas au sein, dit l'interrogé, revenu à son obsession.

– Qu'est-ce qu'elle dit maintenant, votre fille ? dit Lavraut, comme s'il y était allé trop fort auparavant et avec cet intérêt passionné de tellement de policiers pour les enfants, « S'il pouvait s'imaginer que le pire criminel a été auparavant un petit garçon, il le laisserait partir », lira-t-on chez Wallance.

– Elle ne dit rien, ma fille, ça fait des années que je ne l'ai pas vue. Elle peut bien être morte, depuis le temps. Vous vous rendez compte, peut-être que je suis orphelin et je ne suis même pas au courant, orphelin à l'envers. Ma fille unique, fauchée. Je sais trop ce que c'est, la mort, ce n'est pas quelqu'un comme moi qui va tuer qui que ce soit, quelqu'un comme moi que la vie a massacré mais, attention, j'ai résisté et j'en suis fier. Elle serait fière de son père, ma fille, si on ne me l'avait pas tuée.

– Pourquoi dormez-vous là-bas ? dit Wallance. Vous trafiquez avec les gars du quatrième ?

– Alors ça non, la drogue c'est tabou, si vous vous doutiez de toutes les vies que ça fout en l'air, des enfants, mais regardez la télé. Je ne dis pas qu'ils ne me donnent jamais une petite ligne quand je rends service mais je prends garde à ne

pas m'accrocher, il ne faudrait pas que tout mon fric y passe, j'en connais des plus riches qui se sont retrouvés à la rue. C'est de la bonne saloperie, l'héroïne.

– Comment vous entendiez-vous avec Julien Rouil ? Depuis un mois qu'il était là, vous avez dû vous parler, dit Lavrout.

– Si vous cherchez un tueur de flics, ce n'est pas du tout moi, mais alors pas du tout mon genre. Moi, je les respecte, les flics. D'ailleurs, je ne dis jamais « flic » comme tout le monde, je dis « policier ». Moi, je les respecte, les policiers. Ils protègent nos enfants.

Rien n'aigrit comme les compliments mal faits.

– Personne ne tue par mépris, je ne serais pas surpris que vous soyez mêlé à ce drame, dit Wallance en se levant.

– Ne partez pas. Innocent ou coupable, j'ai le droit qu'on me parle et qu'on m'écoute, dit encore Adolphe Biscorci mais le commissaire ne rebrousse pas chemin.

Ça suffit avec celui-là, au suivant.

Lavrout racontera à Wallance que, quand il a fini par mettre Adolphe Biscorci dehors, le SDF a d'abord dit qu'il pouvait rester si on voulait le réinterroger plus tard, déçu qu'on le ne mette pas une minute en garde à vue (ça ne l'enchantait pas de dormir à la place du cadavre), puis, devant le refus du policier, a demandé s'il pouvait sortir par une pièce dérobée pour que ses amis, en le voyant réapparaître libre, ne croient pas qu'il a parlé.

– C'est peut-être lui, dit Lavrout.

– On verra bien, dit Wallance qui conserve un coupable en réserve tout en déplorant sa médiocrité.

Brahim Bennikach, vingt-huit ans, quatre condamnations au casier, a priori un client idéal. Il est menotté dans le dos avec toute la drogue qui a été trouvée dans le squatt même si on ne peut pas prouver que c'est lui personnellement. Lui la joue insolent, ce qui est déplaisant aussi mais change après le léchage de cul d'Adolphe Biscorci que Wallance, dans ses notes, compare à Georges Paront, regrettant une fois de plus l'aspect contradictoire de sa mission qui le contraint à conserver l'anonymat alors que, si tout le monde savait ce qu'il fait aux flagorneurs, comme aux apprentis plombiers nonchalants, il s'en farcirait moins.

– Encore un keuf de buté, ça va faire de l'embauche chez vous, dit Brahim Bennikach.

Lavrait le gifle immédiatement, ce que regrette Wallance par légalisme mais dont il n'est pas mécontent par ailleurs, les innocents qui se croient tout permis l'agacent autant que ceux qui se sentent coupables. La morale est une discipline dans laquelle le commissaire se veut très pointu.

– Toi, on pense t'embaucher comme taulard. Ça te dirait, un petit CDD renouvelable de vingt ans incompressibles ? ajoute le subordonné.

– Faudrait voir à prouver. Pourquoi je l'aurais fait ? Un keuf qui se dope, je kiffe plutôt. Je ne suis pas raciste, s'il avait du fric je l'aurais servi comme tout le monde. Peut-être quand même une ligne de moins que les autres, assume si t'es keuf.

– Parle correctement.

Cette fois-ci, c'est Wallance qui le gifle, malgré ses réticences à l'égard de la brutalité, car s'il y a des crimes qu'il ne supporte toujours pas, ce sont bien ceux contre le dictionnaire de l'Académie, il prend chaque faute de grammaire et chaque mot déformé comme une grossièreté, une insulte personnelle, ce qui lui joue parfois des tours dans l'interrogatoire d'excellents témoins bourrés d'indices qui finissent par se taire terrorisés.

– Causer keuf, j'ai pas le tour d'esprit. C'est pas mon type d'intelligence, si vous voyez ce que je veux dire.

– Il va bien falloir, dit Lavraut, parce qu'on ne va pas te payer un traducteur. Si tu ne veux pas qu'on te colle le meurtre de Julien Rouil sur le dos, il faudra nous expliquer ce que tu as vu.

L'intervention est pure rhétorique d'interrogatoire, Lavraut est loin derrière Wallance, il ne songe aucunement à distribuer pour de bon les culpabilités.

Après avoir fait son malin, il pourra raconter aux potes sans mentir, Brahim Bennikach devient plus clair.

– C'est vrai que je l'ai vu en descendant acheter les sandwiches, c'est vrai. Il avait l'air déjà mort, j'ai pensé que c'était tant mieux parce que sinon il aurait fallu que je me mêle à appeler Police-secours ou je ne sais quoi, je ne l'ai jamais fait trop souvent. Putain, il avait une seringue dans la veine, un vrai gâchis. Il y avait trop d'héro, la piqûre n'importe quoi, ça se voyait tout de suite. Bon, c'est la vie des flics, ils vous emmerdent et puis ils meurent, j'étais juste étonné qu'il gagne assez pour se payer de la came, il avait l'air en début de carrière.

– Salaud, fils de pute, dit Lavraut, troisième gifle au total.

– Ce n'est pas en me baffant que vous allez le ressusciter, votre copain.

– Tu veux qu'on essaie pour voir ? dit Lavraut en lui en reflanquant deux. Sans compter qu'avec toute la poudre qu'on te collera sur le dos, tu prendras bien trois-quatre ans.

– J'ai un avocat. Le juge verra bien qu'on ne peut rien prouver contre moi et sera trop content de montrer leurs quatre vérités aux keufs.

Une nouvelle paire de claques.

– O.K., ça va, dit Brahim Bennikach, les joues rouges.

Il a tout à perdre à ne pas collaborer avec la section criminelle, puisque, question assassinat, il est l'innocence même. Wallance aime bien les insolents, mais à consommer modérément. À haute dose, ça peut être mortel pour l'effronté, si la prison est une mort et qu'il se retrouve catalogué assassin. C'est parfait que Bennikach se calme pour de bon et tâche de parler autrement que dans les films.

– Je vous jure que je ne sais rien, dit-il.

– On veut en entendre plus, dit Lavraut, la main prête à partir.

– Sa seringue bourrée d'héroïne, c'est de la mise en scène, personne ne se pique comme ça, il avait la seringue perpendiculaire. Ce n'est rien qu'un truc pour égarer les pistes, brouiller l'enquête.

– Ah oui, dit Lavraut à voix basse à Wallance, j'ai vu dans son dossier que Julien était gaucher et c'était sa manche gauche qui était relevée, c'est vrai que ça ne va pas.

– Tu as vu ça ? Bravo. C'est très important.

Il est un peu ennuyé de cette erreur imprévisible mais, d'un autre côté, plus les choses sont inexplicables et plus ça ouvre le champ de ses possibilités, si la vraisemblance est de toute façon inaccessible. Décider que Bennikach est ou non

l'assassin, il balance encore. L'autre a trop l'aspect du coupable idéal, ça ferait un peu bas de gamme comme crime, sans cette dose d'exemplarité qui est à la base de l'entreprise du commissaire. Le petit dealer ne vaut guère mieux qu'Adolphe Biscorci dans le rôle. Mais si Bennikach ne donne aucun gage, Wallance sera bien forcé. Il ne manquerait plus que son propre assassinat de policier rejoigne la cohorte des crimes impunis, rendant rétrospectivement le meurtre de Julien Rouil plus qu'inutile, ce serait le pompon. L'acte du commissaire deviendrait franchement répréhensible à ses propres yeux, une idiotie honteuse, s'il n'était en définitive fichu d'en fourguer la responsabilité à personne.

De même que les SDF tiennent à faire savoir qu'ils ne l'ont pas toujours été, les dealers, quand ils en arrivent à parler, disent immanquablement que ça aurait pu tourner autrement, tous les arguments qu'ils ont vus à la télé et que les policiers, à qui le quotidien de leur travail serait insupportable s'ils n'étaient en permanence soutenus par leur mission morale, résumant habituellement en disant que « Ta malchance, c'est de préférer l'argent au travail ». Bennikach y a droit après avoir infligé à Wallance et Lavraut son petit discours autojustifiant.

– Le meurtre de votre collègue, je n'y suis pour rien. Je comprends que ça vous choque, moi, à chaque fois qu'on tue un dealer ou un rebeu, je me dis que ça aurait pu être moi. Ça fait froid dans le dos. Mais je vous jure que ce n'est pas moi, je l'ai juste rencontré mort. Je vous jure que je ne sais rien, sur ce meurtre je suis analphabète total, c'est personne du squatt. Il faut demander à quelqu'un d'autre pour vous renseigner, moi je ne suis pas la boîte noire.

– C'est ce qu'on verra, dit Wallance.

La situation soucie le commissaire. S'il ne trouve qu'un coupable minable – et encore, ce n'est pas dans la poche, il y aura toute la cérémonie des prétendus indices à découvrir –, son action ne sera certes pas de taille à faire notablement diminuer la criminalité dans le pays. En protégeant son plaisir à lui, en assassinant sans tout le pénible travail préalable, n'agit-il pas par égoïsme au mépris de l'intérêt collectif ? Pour ses prochains meurtres, il envisage de reconsidérer à nouveau sa position et déterminer un coupable à l'avance même si ça doit compliquer l'assassinat. Ses carnets le montrent tout à coup touché d'une délicatesse à la Henry James. Tel Strether, le héros des *Ambassadeurs*, ne disqualifie-t-il pas sa mission s'il en tire une satisfaction ? Ne doit-il pas renoncer à la liberté de l'improvisation pour mieux frapper l'opinion publique et les véritables criminels par une arrestation retentissante ? D'une certaine manière, en utilisant garrot et seringue, il a évidemment jeté la suspicion sur tous ceux qui ont à voir avec la drogue, sa consommation et son trafic. Mais ça ne se révèle pas une idée si judicieuse, d'une part parce qu'il l'a fait avec une désinvolture qui complique plus de choses qu'elle n'en simplifie, et d'autre part parce que, pour trouver un coupable de cette banalité, ce n'est pas la peine de s'être démené. Le premier assassinat venu offre une résolution de cet ordre, ça ne va pas marquer les esprits. Bien sûr, dans la mesure où les indices manquent, on peut arrêter n'importe qui n'a pas d'alibi et à qui la rue Jeanne-d'Arc était accessible entre dix-huit heures trente et vingt heures le 21 mars, c'est toujours difficile de se défendre quand rien ne vous attaque. Mais la police ne fait jamais la loi indéfiniment, vient toujours le temps des avocats et des juges qui n'ont rien de plus pressé que se désolidariser de l'enquête quand l'occasion leur en est donnée. Il y a un charme à choisir le coupable au dernier moment mais on ne fait pas un crime pour s'amuser. Que Wallance lui-même ressente dans sa chair tous les inconvénients des assassinats – en étant obligé de les préméditer sérieusement, en abandonnant des pièces à conviction qui faciliteront l'enquête dans la direction qu'il aura décidée – et ce sera selon lui la preuve que seule la morale intervient dans ses actes. Les policiers, et ils ne sont pas les seuls, penchent plus souvent vers le

masochisme que l'hédonisme, puisque la souffrance leur semble une plus grande marque d'honnêteté que le plaisir. Drôle de principe de réalité.

– Ce n'est pas brillant, dit Lavraut l'après-midi du mercredi 5 avril après le double interrogatoire d'Adolphe Biscorci et Brahim Bennikach, il veut parler de l'avancement de l'enquête mais Wallance étend le jugement au coupable lui-même.

Pas brillante non plus, l'idée qui lui a d'abord paru si fameuse de s'attaquer à un policier, maintenant qu'il va falloir plus que jamais faire un petit coucou endeuillé à la veuve, suivant la règle à laquelle le commissaire ne déroge pas dans ce cas très particulier de s'occuper personnellement de cette tâche subalterne et désagréable. Vu l'âge de l'assassiné et sa profession, il a un instant la crainte qu'il doive aussi se payer les parents, mais, après enquête, Lavraut le rassure sur ce point : ceux-ci n'ont pas eu de télégramme de condoléances du ministre, ce serait un zèle hiérarchiquement indécent de manifester trop d'égards. Il n'empêche qu'il tâchera de faire plus vieux la prochaine fois.

C'est l'inverse de crimes gratuits qu'il veut pratiquer. Il faut que quelqu'un paie, sans quoi l'assassinat n'aurait pas eu de raison d'être. S'il ne trouve pas de coupable, ce sera lui, non qu'il risquera l'arrestation mais parce que sa conscience est implacable – s'il ne trouve pas de coupable convenable. Tous ces minables qui tuent pour un peu d'argent, par haine, par jalousie, ils ne se rendent pas compte, selon Wallance, que leurs crimes sont toujours gratuits, que ça ne leur rapportera rien que des années de prison ou des remords éternels s'ils sortent innocents de l'enquête. Tandis que ses crimes à lui n'ont et n'auront leur raison d'être qu'en le dépassant complètement, lui, l'auteur, que s'il arrive à s'effacer derrière son œuvre comme un artiste, qu'on l'oublie pour ne plus voir que le résultat, un nouveau crime horrible mis au grand jour mais auquel la société apporte la réponse vengeresse adéquate. Il comprend que le sens de ses assassinats dépend de leurs coupables désignés et qu'il ne peut donc bâcler cette partie du travail. Il faut qu'il paie plus de son imagination pour que le crime soit pratiquement et philosophiquement payant.

Pour sa part, Lavraut est toujours dans son idée fixe à lui :

– Bennikach ou Biscorci, je n'ai aucune idée. Comme les Dupondt, je dirais même plus : je n'ai aucune préférence, ça ne me gênerait pas qu'ils aient fait ça à eux deux. Il faut que je vous prévienne aussi que Manfred Silva est revenu sur ses aveux, son avocat demande si on est sûrs que le clown ne s'est pas suicidé et autres foutaises qui ne font rire personne maintenant qu'il est au courant du fiasco des analyses Baraoui, comme si on ne pouvait pas faire confiance au labo. Mais Van Ettine, on le laisse comme ça ? Je vous jure que c'est lui. Tous ces gens qui parquent en liberté sous prétexte d'un alibi, ça me dégoûte. On parle toujours d'erreur judiciaire avec des trémolos pour les innocents condamnés plus ou moins injustement, mais les coupables innocentés, Van Ettine impuni, ce ne sont pas

des erreurs judiciaires aussi ?

Ces dernières phrases réconfortent Wallance qui a le sentiment d'être sur la bonne route, comme s'il avait la force et l'intelligence de distinguer l'avant-garde du chemin que ses collègues appellent de leurs vœux sans se rendre compte qu'il s'offre déjà à leur éventuelle habileté.

Le vendredi 4 avril 2003 à dix-neuf heures, le commissaire a rendez-vous avenue Gambetta chez Céline Rouil, la veuve de la victime. HLM bien tenue, petit jardin où il faut marcher dix mètres avant d'atteindre l'interphone, elle habite au quatorzième étage. Il est bien habillé, s'est choisi une cravate noire. Il a acheté une boîte de chocolats emballée, ce qu'il ne fait pas d'habitude, mais c'est la première fois qu'il rend visite à la famille d'une de ses propres victimes et il s'agissait d'un policier, des égards particuliers semblent normaux. La veuve a vingt-quatre ans, brune, pas très grande, plutôt pas mal. Il croit qu'elle est enrhumée parce qu'elle lui ouvre un mouchoir à la main et il s'enquiert de sa santé, il ne manquerait plus que le meurtre ait des conséquences sanitaires, à quoi elle répond que son nez va très bien, la cause du mouchoir est la tristesse, la douleur. De même qu'un parler douteusement populaire, les signes de souffrance ont toujours agacé Wallance qui les juge systématiquement ostentatoires même s'il se tient face à Céline Rouil, ça ne sert à rien de venir si c'est pour être désagréable. Au lieu de dormir, Élodie et Louis, quatre et deux ans, pleurent pour leur part bruyamment.

– Ils n'arrêtent pas, depuis la mort du pauvre Julien, dit la veuve en les accueillant mélodramatiquement dans son giron, il n'y a pas d'autre mot, en les serrant chacun contre sa chaise et elle et en leur caressant mécaniquement les cheveux pour toute consolation, comme elle a vu faire aux grands-mères dans les vieux films français.

Wallance n'est pas convaincu. Il reconnaît pourtant aux enfants pleurnichards une honnêteté qu'ils perdront avec l'âge, comme s'ils avaient déjà tout compris de la suite, ce sont les mêmes qui, adultes, se démèneront au mépris de toute vraisemblance à se trouver des raisons de ne pas sangloter toute la journée. Alors qu'il a pensé serrer la veuve entre ses bras ouverts en s'en allant, pour montrer comme lui-même est touché, toutes ces larmes lui suscitent maintenant une réticence. Son geste amical et protecteur n'aurait pour lui de sens qu'à n'être teinté d'aucune hypocrisie.

– A-t-on trouvé le fils de pute qui a fait ça ? Je lui arracherais les yeux de mes

propres ongles, dit la veuve en ouvrant ses mains aux ongles de toute évidence sous-vitaminés pour leur longueur, ils se briseraient aussi sec, notera Wallance, s'ils devaient jamais accomplir la tâche à laquelle ils prétendent.

– Je vous fais le serment que ce crime ne restera pas impuni, dit-il comme d'habitude, mais avec une intensité dans son ton qui le surprend lui-même, sa certitude, sa décision de ne pas être parjure passe dans sa voix.

– Merci, dit la jeune femme en lui tendant la boîte de chocolats pour pouvoir se servir elle-même.

Élodie et Louis y mettant aussi maladroitement leurs doigts, elle les gifle en demandant la seconde d'après au commissaire, mais pas aux enfants, de l'excuser, elle est à fleur de peau. Le deuil, Céline Rouil ne souhaite ça à personne.

Wallance se lève et marche jusqu'à la baie vitrée.

– Une belle vue, dit-il, les gens sont souvent si peu orgueilleux qu'ils s'identifient à leur appartement quand il s'agit de recevoir des compliments, il est vrai que lui-même n'aime pas offrir le sien aux reproches de qui que ce soit.

– Si vous saviez comme j'ai peu l'occasion d'en profiter.

Le téléphone sonne. Elle répond, minaudes une minute puis raccroche après avoir dit :

– Je te rappelle tout à l'heure, mon chéri. J'ai un inspecteur à la maison.

– Un commissaire, dit-il sèchement, qu'une femme de policier se trompe aussi grossièrement lui semble un comble.

– Commissaire, voilà des mois que je cours à la recherche d'un travail, et les enfants à m'occuper quand je suis ici, sans compter Julien à pleurer, pauvre Julien, si vous croyez que j'ai le temps de regarder le paysage. En plus, je ne verrais rien, avec toutes ces larmes. Oh, pauvre Julien, pauvre de moi.

– Comme je vous plains, dit Wallance, hypocritement car, avec sa manie d'appliquer des théories très personnelles à tous les actes de la vie, les êtres qui réclament sa compassion se mettent par cette demande hors d'état de l'obtenir.

– Julien est mort, le pauvre. Mais moi je suis vivante, pauvre de moi. J'ai vingt-quatre ans et déjà deux enfants, je les aime beaucoup mais il est temps que je m'amuse moi aussi. Les gamins, les demandes d'emploi, pas une seconde à moi. Et quand, par extraordinaire, je me prends une après-midi et une soirée, toute seule, à faire ce qui me plaît, c'est le mardi 18 mars et, quand je rentre à la maison, j'apprends que Julien a été odieusement assassiné. Je ne suis pas psychanalyste ni superstitieuse, mais il faut quand même croire que ça gêne que je ne sois pas débordée du matin au soir, on me le fait payer. Pauvre Julien, je peux vous garantir qu'il n'a jamais pris de drogue, si vous croyez qu'on a les moyens, avec ces deux gamins qui veulent sans arrêt de nouveaux vêtements et rien que leurs repas c'est cher, et leur santé, mais je ne leur en veux pas.

Les enfants sont toujours là, à somnoler et écouter sans trop comprendre cette affection réglementée. Wallance commence à prendre la jeune femme en grippe,

ce qui est idiot. Il n'a pas tué un policier pour arrêter son épouse. Comme elle ferait bien l'affaire, sinon.

– Tout le monde oublie ses défauts maintenant qu'il est mort et moi aussi, dit encore la veuve abusive. Mais croyez-moi qu'il en avait plus que son compte. Les enfants, jamais il ne les a changés, jamais il leur a rien préparé à manger, ils auraient pu mourir de faim, aussi bien, si je n'avais pas été là. Ce n'était pas un féministe, la parité il ne connaissait pas. Tant pis pour moi si je n'avais pas de travail, les enfants c'était pour ma fiolle, vous imaginez comme ça aide quand on cherche sincèrement un emploi. Il trouvait toujours que je dépensais trop, mais bien sûr, puisque c'est moi qui devais tout acheter. Demandez aux commerçants du quartier s'ils l'ont vu souvent faire les courses. Et pour le reste, il faut croire qu'il rencontrait des gens pendant qu'il faisait son policier dans les rues, une pute ou je ne sais quoi, parce que pourquoi il aurait voulu divorcer sinon ? Il disait que j'avais des amants mais j'aurais été bien bête de me priver avec tout ce qu'il faisait, je me suis privée trop longtemps, tenez.

Wallance hausse un sourcil interrogatif.

– Mais oui, dit-elle. Par consentement mutuel mais je n'avais pas le choix. Officiel depuis le lundi 17 mars.

Le commissaire est lent à comprendre, ce qu'explique plus son manque d'attention que d'intelligence.

– Ça ne lui a pas réussi, au Julien. Divorcé le lundi, assassiné le mardi, un dur début de semaine. Excusez-moi, c'est nerveux, dit-elle, cachant son fou rire dans son mouchoir qui n'est nullement l'instrument approprié, surtout trempé de larmes, elle est obligée d'y cracher à contrecœur une moitié de chocolat pour ne pas s'étouffer, c'est une vision grotesque.

– Divorcée ? dit Wallance. Mais ça change tout.

– Je vous crois. Et, pour commencer, ça peut coûter cher, même si tout le monde vous prétend que c'est gratuit. Mon œil, c'est des frais de tous les côtés et presque plus rien qui rentre à la maison.

– Parfait, dit Wallance.

– Je vous en prie, vous êtes bien un homme comme tous les hommes, inspecteur.

– Commissaire, idiot.

La jeune femme voit que le ton a changé. Il l'aurait giflée s'il n'avait eu la main droite dans sa poche, s'offrant malgré lui une seconde de plus pour se maîtriser. Elle ne rit plus et pourrait bien pleurer, pour le coup. Elle va coucher les enfants comme le lui ordonne Wallance, il n'est pas là pour traumatiser de pauvres gosses. Mais l'intérêt moral de Céline Rouil, elle usurpe ce nom depuis le lundi du divorce, comme coupable lui saute aux yeux. Si c'est dur pour les enfants, ça concentre cependant le malheur sur une seule famille, celle de l'assassiné et l'assassine, une famille sacrifiée mais une seule.

– Tout est clair, quel crime horrible, dit Wallance quand elle revient. Vous trompiez éhontément le pauvre Julien et vous n'avez pas supporté le divorce, votre mari était tellement utile pour rapporter de l'argent au foyer, ça mettait votre vie à bas. Soi-disant, vous êtes terriblement occupée, mais, à l'heure du meurtre, comme par hasard vous n'aviez rien à faire, vous vous promeniez toute seule on ne sait où et personne ne peut le confirmer. Et la drogue, tout s'explique, vous avez voulu désorienter l'enquête, Julien avait dû ramener de l'héroïne à la maison pour le travail, et vous en avez profité pour acheter une seringue et tout mettre dedans dans l'espoir de le déconsidérer. Seulement, comme vous n'êtes pas une vraie droguée, vous n'avez pas su faire le fix et la piste de l'overdose s'est évaporée. Et je comprends mieux pourquoi Julien ne s'est pas méfié de son assassin à qui un garrot a suffi, sa propre femme, sa propre ex-femme. Je ne le dis pas souvent mais ça me fera plaisir de vous envoyer au trou, tous les innocents ne le méritent pas autant que vous, c'est un lapsus, tous les criminels ne le méritent pas autant que vous.

– Vous êtes complètement fou.

Dans l'excitation de son exposé, il a sorti les mains de sa poche, les agitant ici et là, elle a sa baffé.

– Misogyne, répond-elle.

Il sent que ça marchera au tribunal, d'autant que, d'ici là, il y a le temps de glaner mille indices, maintenant qu'on sait où chercher. Parfois, avec plus d'éléments, une affaire se présente mal. Ici, un je-ne-sais-quoi lui assure que c'est succès garanti. Lavraut est convaincu quand il lui en parle, après avoir feint de l'engueuler pour le coup du divorce alors que ça lui plaît de l'avoir découvert lui-même. « Le lendemain du divorce », répète-t-il dix fois à son subordonné pour définir le jour du crime, tellement heureux de cette coïncidence qu'elle lui semble une intervention divine. « Qu'elles comprennent à quoi elles s'exposent en quittant un policier », note-t-il aussi dans un carnet, sans préciser si c'est au divorce ou à l'arrestation, sans relever que dans ce cas précis c'est plutôt Julien Rouil qui est parti, et sans s'attarder non plus sur le pluriel de sa phrase qui laisse supposer un niveau élevé de vérité dans le dernier mot cité ici de Céline Berting, son nom de jeune fille sera son nom de détenue.

« Un vrai bildungroman ! » note Wallance dans ses carnets courant avril 2003, après avoir relaté à sa manière les événements de la période. Je raconterai dans un prochain ouvrage comment je suis entré en possession de ces documents et comment, avec les comptes rendus officiels et divers témoignages recueillis personnellement, ils m'ont donné les éléments clés de ces récits. Un roman dit d'apprentissage, c'est toujours un work in progress, puisque « l'homme arrive novice à chaque âge de la vie ». Chaque crime de Wallance est l'élan qui lui permet de se consacrer à d'autres et d'affiner son étrange technique. Il semble, pour cet amoureux de la langue, que sa mission consiste à rendre synonymes pratique et morale. Celui de la peine de mort, il n'a plus à le savoir puisqu'il respecte la loi qui l'a supprimée, mais le caractère dissuasif de l'arrestation, de la détention, de la condamnation, lui est une évidence. Or la dissuasion ne sert pas à empêcher la récidive d'un homme – ce serait trop facile – mais d'un acte. En mettant l'assassin d'un policier en prison, on ne veut pas seulement l'empêcher d'assassiner un nouveau policier, on espère plutôt limiter l'assassinat de policiers par qui que ce soit. C'est ce qui différencie police et justice nationales de vengeurs privés, et le principe est semblable même quand la victime n'est pas un policier. Le commissaire ne fait pas partie d'une milice, il se voit, étrange assemblage, comme un justicier fonctionnaire œuvrant pour la sécurité de l'État. S'il souhaite, dans ses meurtres futurs, maîtriser autant le coupable que la victime, c'est que ça lui paraît deux sorts presque aussi peu enviables, comme le manifeste le nombre de suicides en prison, et que c'est dommage de gâcher le coupable qui ne tombe pas toujours aussi bien que Céline Berting ou Georges Paront, ainsi que l'ont cruellement prouvé les meurtres irrésolus de Pierre Popossid et Sammantha Martin.

Briefé avec tact par Wallance qui lui met sur la table les dangers d'un vrai témoignage, l'amant chéri refuse de confirmer l'alibi de Céline Berting et préserve ainsi sa vie familiale, traitant l'assassine de mythomane. La jeune femme n'a d'autre ressource que proposer à une amie, Lucie Tiroille, de se porter garante en inventant rétroactivement un après-midi en commun le mardi 18 mars. Malheureusement pour elle, elle le fait depuis son portable sur écoute, c'est accablant. Les parents de Julien Rouil, montés par le commissaire, racontent aussi

le calvaire que Céline faisait vivre à leur fils, si bien qu'un jury sera convaincu que les traces d'ADN de la jeune femme retrouvées sur le corps sont plus vraisemblablement dues à un assassinat qu'à des attentions somme toute banales entre mari et femme qu'au demeurant ils n'étaient plus. Céline Berting ne craque pas, n'avoue rien que son cinq à sept avec son amant qu'elle ne peut pas prouver, mais tant pis, l'affaire suit son bon cours quand même. (Au procès, la jeune femme, se rendant de plus en plus antipathique à chaque intervention malgré les conseils de son avocat, prendra neuf ans.) Le commissaire note que le pauvre Julien avait l'air d'un sacré policier, vu le flair avec lequel il a choisi son épouse. Quoique ça n'entre pas le moins du monde en ligne de compte dans sa nouvelle pratique, il remarque aussi que ses nouvelles résolutions ne feront pas de mal à ses statistiques. Si, sur dix meurtres, il apportait un coupable à six, ça lui faisait un taux de soixante pour cent. S'il en ajoute cinq qu'il commet lui-même et résout dans la foulée, ça lui fera onze sur quinze, soit près de soixante-quinze pour cent, l'air de rien. Rien ne l'empêche d'ailleurs de ne pas laisser les quatre crimes restants impunis, si ce n'est qu'il ne veut pas exaspérer ses collègues, le fayotage non merci.

Gou convoque Wallance le lendemain de la résolution du meurtre du pauvre Julien. Le grand chef est de mauvaise humeur pour une raison inconnue (peine de cœur, soupçonne-t-on, à moins que ce soit juste parce qu'il travaille un samedi) et se garde bien d'adresser la moindre félicitation à son subordonné.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? lui dit-il en agitant des papiers. Manfred Silva nie, maintenant, et il m'a tout l'air d'avoir de bons arguments. J'espère que vous ne lui avez pas extorqué des aveux dans des conditions dont je serais forcé de me désolidariser, je l'espère très fort pour vous, Wallance. Tant mieux que ç'ait été aussi simple, pour l'affaire Julien Rouil, mais quand même, quelle garce ! Surtout, réglez-moi une bonne fois l'affaire Faribol, un clown ne va pas nous pourrir la vie pendant des mois. Remarquez, moi, déjà enfant, je n'aimais pas les clowns, je ne comprends pas ce qu'on leur trouve.

Le commissaire n'écoute pas tout ce que dit son supérieur mais il entend bien le ton général, des reproches, aucune compassion, aucune admiration. Il estime que, comme le marchand de journaux en bas de chez lui qui fait exprès de lui rendre la monnaie en pièces de un et deux centimes, comme la boulangère qui choisit le plus petit croissant quand il s'en offre un, comme le juge Aramandes qui défère moins vite que son ombre et se fait un plaisir de casser ses procédures, comme sa propre mère dont toutes les manifestations (lettres, coups de fil...) sont toujours si exaspérantes, Gou ferait mieux de se méfier. Assassinats réussis aidant, on devient très susceptible.

Du même auteur,
dans la même collection

CHEZ L'OTO-RHINO, 2004

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

www.pol-editeur.com

© P.O.L éditeur, 2004

© P.O.L éditeur, 2011 pour la version numérique

Cette édition électronique du livre *L'Apprentissage* de Raphaël
Majan a été réalisée le 22 juin 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN :
9782846820165)

Code Sodis : N45229 - ISBN : 9782818007495

Le format ePub a été préparé par ePage
www.epagine.fr
à partir de l'édition papier du même ouvrage.

Achevé d'imprimer en avril 2004
par Normandie Roto Impression s.a.

N° d'édition : 2791
mai 2004

Imprimé en France